

Alain (Émile Chartier) (1868-1951)

(1942)

ABRÉGÉS pour LES AVEUGLES

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec

Courriel: <mailto:mabergeron@videotron.ca>
Site web: http://www.geocities.com/areqchicoutimi_valin

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,
professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
courriel: <mailto:mabergeron@videotron.ca>
site web: http://www.geocities.com/areqchicoutimi_valin

à partir de :

Alain (Émile Chartier) (1868-1951)

Abrégés pour les aveugles. Portraits et doctrines de philosophes anciens et modernes (1942)

Une édition électronique réalisée à partir du livre d'Alain, Abrégés pour les aveugles. Portraits et doctrines de philosophes anciens et modernes (1942). Paris : Paul Hartman, Éditeur, 1943, 178 pages.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 5 novembre 2003 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

1. [THALÈS ET LES IONIENS](#)
2. [PYTHAGORE](#)
3. [LES ÉLÉATES](#)
4. [HÉRACLITE](#)
5. [EMPÉDOCLE](#)
6. [ANAXAGORE](#)
7. [LES ATOMISTES](#)
8. [LES SOPHISTES](#)
9. [SOCRATE](#)
10. [PLATON](#)
11. [ARISTOTE](#)
12. [DIOGÈNE](#)
13. [LES STOÏCIENS](#)
14. [ÉPICURE](#)
15. [CICÉRON](#)
16. [DE LA PHILOSOPHIE RELIGIEUSE](#)
17. [DESCARTES](#)

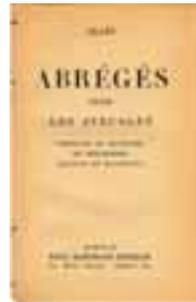
[Le Doute](#)
[Distinction de l'âme et du corps](#)
[Dieu](#)
[Les Passions](#)

18. [SPINOZA](#)
19. [LEIBNITZ](#)
20. [HUME](#)
21. [KANT](#)
22. [AUGUSTE COMTE](#)

- I.
- II. [Le système des Sciences](#)
- III. [La loi sociologique des trois États](#)
- IV. [L'Esprit Positif](#)
- V. [Psychologie sociologique](#)
- VI. [Philosophie de l'Histoire](#)
- VII. [Morale sociologique](#)
- VIII. [La Famille](#)
- IX. [Les deux Pouvoirs](#)
- X. [Le langage et la culture](#)
- XI. [Le Grand Être](#)
- XII. [Le calendrier et le culte](#)

ALAIN
ABRÉGÉS

POUR
LES AVEUGLES



PORTRAITS ET DOCTRINES
DE PHILOSOPHES
ANCIENS ET MODERNES

Paris : PAUL HARTMANN ÉDITEUR, 1943, 178 pp.

[Retour à la table des matières](#)

Note

Les études que l'on trouvera ici assemblées ont été composées à l'intention des aveugles. Elles formèrent plusieurs volumes imprimés en braille.

Il a paru à l'auteur comme aux éditeurs que ce genre de publication ne remplaçait pas la typographie ordinaire.

[Retour à la table des matières](#)

Abrégés pour les aveugles (1942)

1.

THALÈS ET LES IONIENS

[Retour à la table des matières](#)

Hugo dit que Thalès resta immobile longtemps et fonda la philosophie. Nous savons peu de choses de ces anciens Sages ; mais la légende est plus riche que l'histoire. La confusion ne peut s'y mettre. Au cours de cette belle enfance, toutes les conquêtes sont pour toujours. Thalès est l'homme qui descendit vers l'Égypte, cherchant cette région de la terre qu'il avait d'abord devinée où le soleil éclaire une fois par an le fond d'un puits. L'homme aussi, qui trouva le moyen de mesurer la Grande Pyramide, par cette proposition qu'à l'heure où l'ombre de l'homme est égale à l'homme, l'ombre de la pyramide est égale à la pyramide aussi.

Heureux celui, s'il peut exister encore, à qui les figures semblables se montreront ainsi, non dans un livre. Ces belles découvertes éclairent leurs autres paroles.

Toutes choses sont de l'eau. Comme l'eau, la même eau, est tantôt liquide, et tantôt solide ; comme un même corps, plus ou moins serré et épaissi, est deux corps, un même corps est tous les corps. Ainsi prononça Thalès, sans doute considérant la mer d'Ionie, et le vieux mythe aussi d'Océan, père des choses. Poète toujours, sans cesser jamais de saisir les choses dans ses pensées.

D'autres, comme Anaximène, qui diront que c'était plutôt l'air, par de petites raisons tirées du souffle et de la vie, ne diront pas mieux.

Anaximandre, tant loué pour avoir nommé Indéfini ce corps qui est tous les corps, ou cette substance, comme on dira, qui demeure sous le changement, Anaximandre, a dit moins ; car Thalès ne disait rien, ou bien c'est cela même qu'il voulait dire, disant que tout est fluide, plus ou moins, même ce monde des pierres, et déjà que tout s'écoule par tourbillons, flux et reflux, comme Héraclite dira d'autres manières.

Thalès disait aussi, selon Cicéron, que tout est plein de dieux. Ce géomètre ne parlait pas sans doute au hasard, il faut croire. Peut-être remarquant la force de ces diverses apparences de l'eau, si puissantes toujours sur les sens, voulut-il rappeler le polythéisme abstrait au fétichisme de nature, aussi durable que l'esprit. Représentez-vous donc ces hommes d'Ionie, jusqu'à Héraclite, le dernier, occupés de rétablir le riche désordre, contre les dieux administrateurs. Cet esprit vit encore partout où un homme pensant regarde la mer.

Abrégés pour les aveugles (1942)

2.

PYTHAGORE

[Retour à la table des matières](#)

Pythagore, supérieur de monastère, fut un autre homme que Thalès, moins errant, plus politique, les yeux moins souvent ramenés à la mer indocile, plus souvent aux astres, à ce point qu'il sut deviner que la terre est sphérique. Ayant mesuré quelques intervalles d'astres, et aussi les intervalles des sons au moyen du monocorde, et sachant profondément que les nombres se forment et se combinent selon des lois que rien ne fait fléchir, il se hâta de prononcer que tout est nombre. Et il fit bien de se hâter, car aujourd'hui encore, quand on a mille raisons de plus de le dire, comme il l'entendait, en ce sens que tout le désordre se fait pourtant selon l'Esprit, aujourd'hui cette vérité s'efface encore devant le témoignage des sens, dès que la force affirmative du législateur se laisse surmonter.

Après cela, que ne lui fait-on pas dire ? Que le droit, c'est le bien, et que le courbe, c'est le mal. Et nos pédants de rire. Mais cette pensée n'est point vide ; car le courbe n'est qu'apparence, et c'est le droit qui est juge du courbe. Mais les sens voudraient que le courbe existe autant ; ce qui revient à dire que le

déréglé se soutient par soi. Aussi que la vertu est un Nombre, ce qui veut dire et dit pourtant que la vertu est selon la loi de l'Esprit, comme les sons d'une lyre bien accordée. Et encore que la lumière et l'obscurité représentent aussi toutes ces oppositions, ce qui était dire toujours la même chose, car l'obscurité n'est que négation, et ne semble être que par la lumière. On ne peut donc point rire de ces formules, même inventées ; mais plutôt remonter à leur noble source, ce qui n'est pas si difficile qu'on veut le dire ; car l'ombre de Pythagore ressemble toujours à Pythagore.

Abrégés pour les aveugles (1942)

3.

LES ÉLÉATES

[Retour à la table des matières](#)

L'École d'Élée conserve toute la sagesse de Thalès, mais réfléchi. Chez eux tous, surtout chez Xénophane et Parménide, la physique fut d'opinion, et ainsi, d'avance, quelles que fussent ses inventions, jugée. Le mouvement, disait Zénon, leur disciple subtil, n'est certainement rien puisqu'il est autre toujours. Contre-épreuve : à chaque instant le mobile est où il est, et donc immobile. Xénophane et Parménide, mieux et plus directement disaient : l'être est et le non-être n'est pas ; tu ne sortiras pas de cette pensée ; ainsi ce qui n'est pas encore, ne sera jamais ; ce qui a été et ce qui sera est toujours ; tout l'être est un, identique, immuable. En sorte que, par des jeux de discours, ils découvraient d'un seul jugement ce qui sera la forme de toute physique toujours ; car dans tout changement, tout persiste, matière, énergie, ou comme on voudra dire. Et l'esprit est le tout de tout, lui qui compte. Jamais l'esprit ne fut mis plus sévèrement à la question. Au lieu de se moquer péniblement du fameux argument d'Achille qui jamais n'atteindra la tortue, on ferait mieux de former, si l'on peut, un nombre qui achève une distance, en comptant tout. Mais, pensait déjà Xénophane, toute distance est faite et achevée ; tout ce qui sera est fait et achevé. Ainsi nul développement ne vient à l'être du dehors, et les monades, déjà, n'ont point de fenêtres.

Abrégés pour les aveugles (1942)

4.

HÉRACLITE

[Retour à la table des matières](#)

Héraclite fut appelé l'Obscur. Nous ne le connaissons que comme poète du changement, et il nous semble clair. « On ne se lave pas deux fois dans les mêmes eaux. » « Tout s'écoule, rien ne demeure. » « Le soleil lui-même s'éteindra. » Sans doute jugeait-il aussi que d'autres Soleils se rallumeront. « En haut, en bas, les choses se font et défont et refont. » « De paix à guerre, de guerre à paix. » Idée assez commune aujourd'hui, mais plutôt en paroles qu'en pensée. Car il est peu d'hommes qui, dans la prospérité, voient l'écroulement déjà en train ; et encore moins d'hommes, qui, descendus au fond du malheur, sentent la vague qui déjà les reprend et les remonte. Cette sagesse serait déjà bien forte, si on l'avait.

L'autre idée, plus simple, échappe encore mieux. Hume l'avait familière. On dit le fleuve, quoique ce ne soit pas la même eau ; on dit l'église du village quoiqu'elle ait été rebâtie ; on dit la foule quoique tous les gens soient autres ; on dit le régiment et ainsi du reste ; ce sont les fantômes du discours. On dit aussi l'ami, d'un âge à l'autre ; et encore de son cadavre et de sa tombe. Ombres parmi les ombres, ainsi vivons-nous. Malheureusement pourvus de la droite Raison, qui nous trompe et redresse, ce qui fait deux malheurs. « Jupiter s'amuse », disait le triste Héraclite.

Abrégés pour les aveugles (1942)

5.

EMPÉDOCLE

[Retour à la table des matières](#)

Celui-là fut peut-être un peu trop mage et charlatan, d'après ce qu'on dit. Aussi ne fit-il qu'un Arlequin de doctrines, avec ses quatre éléments, air, feu, terre, éther ; ajoutant encore, pour brasser tout, l'Amour et la Haine, qui sont pourtant plutôt des effets que des causes. Aussi fut-il ivre de ses pensées ; non pas jusqu'à se croire dieu, mais jusqu'à vouloir le faire croire, ce qui serait pire que tout, si c'était vrai. Ce qui fait mieux valoir, dans ce bel ensemble, la simplicité des autres, qui se faisaient forts de leur attention seulement, et invitaient tout homme à la Sagesse, comme Socrate fit éminemment. Considérons un moment l'image du penseur fou, pour la reconnaître.

Abrégés pour les aveugles (1942)

6.

ANAXAGORE

[Retour à la table des matières](#)

Anaxagore composa aussi une doctrine de-ci de-là, mais bien. Aristote, par qui principalement nous connaissons un peu ces anciens penseurs, loue le seul Anaxagore. Il eut l'honneur, au temps de Socrate, d'être accusé comme lui ; mais, moins soucieux de l'ordre humain, il s'échappa. Il est célèbre par sa physique, qu'il voulut, semble-t-il, rendre plus fluide encore, organisant si l'on peut dire, le désordre par ces Homéoméries, ou parties de tout, présentes partout : « Au commencement tout était ensemble, mais l'Intelligence vint, qui mit tout en ordre. » Ainsi, dit Aristote, parle un homme à jeun au milieu de gens ivres. On peut entendre par cette formule la création par un dieu, mythe sans grandeur et sans vérité. Mais je soupçonne qu'Anaxagore l'entendait déjà mieux ; car le chaos est de tous les instants ; il suffit que l'homme boive, ou seulement s'enivre à rêver ; mais l'esprit fait et refait l'ordre ; non pas une fois et pour toujours, ne nous y fions pas. Le courage de la veille n'assure pas celui du lendemain. Mais il se peut qu'Anaxagore ait penché un peu à croire au dieu extérieur ; c'est la faiblesse du penseur bien habillé. Dont Socrate sut guérir Platon.

Abrégés pour les aveugles (1942)

7.

LES ATOMISTES

[Retour à la table des matières](#)

Instruits par ces prodigieuses discussions, Leucippe et Démocrite, suivis de loin par Épicure et Lucrèce, posèrent l'Un immuable au sein même de l'apparence. Ce fut l'atome, impossible à rompre, qui ne s'use point, qui garde éternellement sa forme ronde ou crochue ; infinité de formes éternelles, mêlées selon le hasard, mais une infinité de fois dans un temps infini et un espace sans bornes, ce qui fait que tous les possibles sont, y compris notre monde, l'homme, Homère et *Illiade*. Cette vue sur le monde ne pourra jamais être oubliée, quoique nous y résistions toujours par cette question : Qui m'a fait ? Pourquoi suis-je ici pensant ? Que signifie cet ordre des cieux, et cet ordre humain ? Mais tout est ordre et merveilleux au Monde également, il y a une infinité d'autres ordres, et une infinité de penseurs autrement faits, et qui se prennent pour dieux et législateurs. Aussi Démocrite rit.

Abrégés pour les aveugles (1942)

8.

LES SOPHISTES

[Retour à la table des matières](#)

Les Sophistes concluent ; car il faut vivre. Le sophiste éléatique, Gorgias, prouve aussi bien que le Non-Être est et que l'Être n'est pas. Protagoras, le sophiste ionien, se moque de ces pensées vraies qui naissent de la rencontre entre un homme qui change toujours et une chose qui change toujours : « L'homme est la mesure de toute chose. » Entendez le besoin humain, l'ordre humain. Car il y a des vérités avantageuses ; et le sage, instruit par l'expérience, doit persuader à la foule humaine que ce qui est avantageux est vérité. Ainsi il s'accorde avec Gorgias et tant d'autres, pour donner d'utiles lois aux hommes et pour réfuter les mécontents, ce qui est la meilleure police ; car ainsi ils adorent le bâton. On voit ici que le Pragmatisme n'est pas jeune.

Abrégés pour les aveugles (1942)

9.

SOCRATE

[Retour à la table des matières](#)

Socrate, autant qu'on le connaît par Platon, qui ne sépara jamais ses meilleures pensées de l'idée du Maître, Socrate dut sa puissance sans mesure sur tous ceux qui l'entendirent, à ceci qu'il jugea tout ce mouvement de doctrine et qu'il n'en fut point troublé. D'abord il tint la physique pour inutile, et fixa seulement son attention sur ce gouvernement intérieur du physicien et de tout homme, qui le porte à chercher et à préférer l'ordre au désordre, selon une impérieuse destination. Une des pensées constantes de Socrate était que « nul n'est méchant volontairement ». Entendez que nul ne choisirait d'être fou, même à la condition d'être heureux. Méprisant donc de vrai mépris le succès extérieur, la puissance et l'approbation d'autrui, il retourna hardiment, patiemment, de toutes manières, cette idée que ce qui importe pour le vrai bonheur, c'est de gouverner en homme toutes les passions, tous les désirs, toutes les peurs, sans en croire personne que lui-même, seul témoin. Mais il sut apercevoir aussi que l'homme ne s'écoute guère lui-même, et se contente de vaines images de soi. C'est pourquoi étant allé consulter l'oracle Delphien,

il fut éclairé comme d'une lumière surnaturelle par le « Connais-toi » inscrit sur la porte du temple. Et Socrate allait répétant toujours les mêmes choses, disant d'un discours, d'un poème, ou d'une discussion qu'il entendait : « En suis-je mieux instruit sur moi-même, mieux disposé au courage, à la patience, à la justice ? » Et comme les sophistes se défendaient non sans force, demandant ce que c'était que courage, sinon force assurée au regard de l'ennemi, et que justice, sinon bonne réputation et puissance, enfin, louange des hommes, Socrate venait souvent à définir ou à tenter de définir les vertus et les vices, mais toujours selon le jugement intérieur, et non pas selon la louange, montrant qu'il ne voudrait point être poltron au prix de passer pour brave, ni menteur, au prix d'être toujours cru, et ainsi du reste. Par ces discours, il blâmait indirectement ou directement ce que la jeunesse respecte d'ordinaire, législateurs, prêtres et parents. D'où il fut enfin accusé de mépriser les dieux et de corrompre la jeunesse. Dont il se défendit mal, comme un homme qui sait bien que le respect et l'ordre établi sont quelque chose aussi à quoi il ne faut point toucher sans prudence. Aussi payait-il de sa vie, voulant sans doute laisser comme dernière leçon que l'obéissance du corps est le prix de la liberté de l'esprit, comme il est assez évident, puisque l'esprit naît de l'ordre. Sur cette catastrophe réfléchit Platon.

Abrégés pour les aveugles (1942)

10.

PLATON

[Retour à la table des matières](#)

La Dialectique est ce qui frappe dans Platon. C'est l'art d'arriver à quelque vérité par discours coupés, définitions, propositions, objections. Aristote dira qu'il reste un peu d'idolâtrie et de sophistique, dans ce culte du discours. Mais il est déjà évident que Platon prend souvent ces discussions comme une gymnastique seulement. Qui n'a point joué longtemps avec les mots, les combinant et les opposant de mille manières, n'est pas à labri d'un argument bien composé. Mais ces exercices, où nous devons chercher la vraie rhétorique, veulent plus de patience que le lecteur d'aujourd'hui n'en a. Les abords de Platon sont bien défendus, peut-être avec intention, par haine des improvisateurs.

Une fois toutes ces défenses franchies, on aperçoit deux doctrines opposées et puissantes, qui survivent aux sophistes des deux camps.

La première est que les formes verbales d'affirmer, de nier, de distinguer, de compter et de mesurer laissent voir d'autres formes qui se montreraient aussi bien en n'importe quelle langue, et qui sont comme la grammaire des

grammaires. L'être, le non-être, le même, l'autre, l'un, le plusieurs font au-dessus des figures et des nombres un édifice absolu de vérités régulatrices, et qui s'engendreraient de haut en bas dans un Esprit-Dieu. Doctrine seulement esquissée dans les *Dialogues*, et qui humanise les propositions élatiques, en les reliant, au moins par jugement préalable, à la physique pythagoricienne. Par cette armature le bon sens de Socrate peut porter les mondes.

L'autre idée est celle de la variété et du flux de l'expérience, qui étourdit si bien le penseur. Et Platon dit bien, en ses inimitables jeux mythiques, que le Dieu suprême n'a pas achevé la création, mais qu'il l'a laissée aux dieux de second rang. Ainsi chacun est démiurge en soi et autour de soi, sur les confuses images, sur les désirs, sur tous nos rêves sibyllins.

Or ces folies d'imagination ne sont pas plus déchiffrables que ne seraient pour des captifs tournés toujours vers le mur de la prison, les ombres des choses sur ce mur. Il faudrait donc quelque captif venu du dehors, et qui, sachant ce qui est là-bas, débrouillerait et expliquerait ces apparences-là. On veut réfléchir sur ce célèbre mythe de la Caverne, autant qu'on voudra. Il est plus clair que jamais maintenant qu'on ne peut lire les apparences physiques les plus ordinaires, comme la course de la lune, ou la chute d'un corps, si l'on n'a passé d'abord par les notions mathématiciennes, qui n'ont égard pourtant qu'à ce qui est pensé dans la définition et à ce qui en résulte par dialectique. Par exemple le mouvement uniforme n'existe point à la manière des cailloux. Comprenez d'après cela comment l'être explique l'apparence et comment toute sagesse en ce monde d'apparences suppose un long détour dans l'autre. Mais cette sévère doctrine suppose d'abord la vue héraclitéenne sur l'expérience nue ; l'erreur sans remède est de croire que l'on s'instruit par l'expérience, sans idées.

Voici maintenant par où Socrate revient. Ce préjugé empirique n'est point tant de paresse que d'un certain parti pris contre la revendication du juste. Car le juste est importun. Et certes l'idée de la justice est bien plus cachée que l'idée de la suite des nombres ou des propriétés du carré et du triangle. Mais le juste va courageusement au-devant de la dialectique, assurant que l'expérience, ici non plus, ne juge point ; que le succès n'y fait rien ; que la justice enfin est l'âme de l'âme, et que l'âme injuste est en train de périr.

Pour éclaircir cette vue dont le bon Socrate ne veut point se détourner, Platon compare l'homme à une cité de Sages, de guerriers et d'artisans, d'après cette remarque, qu'une cité n'est forte pour l'injustice que si elle est juste au dedans d'elle. Cette idée soutient les profonds développements de la *République* et le mythe surhumain qui la termine.

Et le Pamphylien est mort déjà une fois ; il a vu l'Enfer et le jugement dernier, et enfin l'épreuve qui est de choisir son destin. Or presque toutes les

âmes, ayant suivi l'expérience, vont au succès tout droit, sans se soucier de la justice ou bon gouvernement de soi. Et, quoi qu'ils puissent dire et montrer, ces hommes sans justice, ne sont heureux qu'aux yeux des sots, ayant sacrifié ce sage qui seul possède parce qu'il se possède d'abord. Ainsi nous revenons au refrain socratique : à quoi servent tous les biens et avantages, si je suis fou ? Mais aussi je ne puis rester sage sans refuser beaucoup de ces biens-là. C'est pourquoi l'âme qui a, dans une première vie, entendu de beaux entretiens et entrevu seulement comment la droite pensée régit l'existence des ombres et notre vie passagère, celui-là seul méprisera les destinées pleines d'honneur et de richesses, mais vides de sagesse, pour aller à de plus pauvres bagages. Platon n'en dit pas plus, et l'on s'attache trop à son mythe des âmes survivantes et de la métempsychose. Qui ne voit que toute âme fait ce terrible choix à chaque moment ? Mais Platon est l'homme de ce monde qui a le moins expliqué et le plus affirmé, jugeant sans doute que, si loin qu'on aille dans les preuves, il faut toujours vouloir au delà de ce qu'elles annoncent, et courir le beau danger d'être dupe. Aussi Platon fut-il le seul Platonicien sans doute qui laissa finalement à l'homme seul et sans secours mais non sans foi ni espérance, la garde de la justice. Cette forte prudence explique les Dialogues et l'espèce de peur qui saisit le disciple, toujours laissé à son choix.

Abrégés pour les aveugles (1942)

11.

ARISTOTE

[Retour à la table des matières](#)

Aristote, vingt ans disciple de Platon, est une autre espèce d'homme. « Platon, dit-il, est mon ami ; mais la vérité est au-dessus. » Et encore : « Platon parle creux. » Le voilà donc à chercher le vrai de chaque chose, d'après une exacte perception, sans vouloir jamais de ces Idées, séparées et abstraites. « Ce n'est point l'homme qui devient musicien, c'est Socrate, ou Callias. » Peut-être faut-il dire qu'il ramassa le Platonisme en lui-même, comme une arme à penser ; mais comme objet et dispersé, et étalé, non point. Comme objet le monde suffit bien. Il n'est pas une science qu'Aristote n'ait avancée, hors des mathématiques ; mais n'allez pas croire qu'il les ignorait.

Son premier effort fut de juger d'abord les jeux du discours. La logique du oui et du non, du quelque et du tout, du possible et du nécessaire, est peut-être ce qui a le plus étonné les hommes, quand ils se remirent à l'école. Cette logique est restée la même. Lui, l'ayant mise en forme, n'en use point. En toute question toujours soucieux de l'individuel et des exemples et de ce que

l'homme de bon sens en penserait. Par exemple, en ses œuvres de morale, il traite d'abord de chaque vertu, d'après l'exemple humain et le jugement commun, comme un homme assez sûr de sa raison, peut-être parce qu'il avait dominé la logique, pour ne plus craindre les pièges du plaisir et de la louange. Il fut donc comme un Socrate platonicien, pensant plus près de sa nature terrestre, moins vertueux aussi sauvant ce qu'il pouvait. Moins moraliste, certes, que naturaliste. Mais là il dépassa toute profondeur.

D'abord dressant l'édifice entier du mécanisme, il définit et limita la matière ; prononça que la Forme n'en peut venir, et que le Mouvement ne s'explique ni par l'une ni par l'autre. Cette immense critique, complétée par d'obscures spéculations sur le Temps et l'Espace, est souvent prise comme centre de doctrine. Mais le centre n'est point là. Il est dans sa doctrine de l'âme et du développement. Dans les œuvres de l'art, comme une statue ou une maison, le passage de la matière à la forme se fait bien par le mouvement et l'idée transcendante, mais aussi le principe du changement est extérieur à la chose et à vrai dire tout est extérieur et étranger à tout. Ce changement n'est qu'un possible abstrait ; le vrai possible pour chaque être, c'est ce qu'il peut. « L'art est principe hors de la chose ; la nature est principe dans la chose même. » Ainsi le mouvement n'est qu'apparence et le changement véritable va de l'enveloppé au développé comme dans l'âme quand elle s'éveille et se souvient ; le devenir véritable est « passage de la Puissance à l'Acte ». Tout est vie et âme. Une âme ne reçoit rien du dehors ; elle est en puissance toutes choses.

L'âme ne change point ; elle s'éveille et développe le monde, le vrai monde. Car il ne s'arrête point aux monades sans fenêtres. D'après ce principe que ce qui est en puissance est pourtant en acte déjà, toute puissance et toute âme vit et se développe par l'âme achevée ou acte pur. « Dieu est pensée absolue ; et la pensée absolue est la pensée de la pensée. » Là est le thème de toute métaphysique ; le mal, c'est qu'un résumé l'achève trop. C'est le détail, dans Aristote, qui est riche et nourrissant. Toujours il propose, et non sans une beauté d'expression serrée et forte, le développement de la nature interne de chacun comme le vrai modèle de chacun, et la vraie vertu de chacun ; en haine des âmes empruntées. Cela est païen, au fond sans morale. Terminé aussi, malgré l'admiration scolastique. Ce Platonisme théologien n'a eu qu'une vie. Mais Platon, âme des âmes, poursuit ses voyages.

Abrégés pour les aveugles (1942)

12.

DIOGÈNE

[Retour à la table des matières](#)

Diogène est un autre disciple de Socrate, qui n'a d'égards pour rien. Aussi fut-il appelé Chien et son école Cynique. Mais il n'en est pas moins vrai que l'âme stoïque est ici ramassée. Diogène comprit bien que, pour se posséder soi, il est nécessaire de posséder peu. Que la richesse nous rend complice et esclave des riches ; et que, si l'on ne brave l'opinion, on est conduit fort loin, une concession suivant l'autre. Il mit donc en pratique, sans ménager rien, le mépris des richesses et le mépris de l'opinion. Et il ne cachait point que la fermeté d'âme importe plus ici que la science ; aussi se moquait-il de Platon. Un jour qu'ils regardaient tous deux passer un cortège de fête, avec des chevaux richement harnachés,, on raconte que Platon lui dit en riant : « Bonjour, Chien. » et que Diogène lui répondit de même. « Bonjour, Cheval. » Mais il enseignait surtout par actions. Sa rencontre avec Alexandre est assez connue. Aussi son « Je cherche un homme ».

Sa vie enferme une leçon plus cachée, qui est que le respect veut tout dès qu'on s'y livre. Car toutes les belles apparences se tiennent fortement. Et l'on trouve un tel bonheur dans le respect, et de si promptes récompenses, que l'homme risque d'y passer tout, s'il y laisse prendre seulement un doigt. C'est pourquoi Diogène sut dire : « C'est la peine qui est bonne. » Mais ne l'entendons point mal. Peine sans liberté du jugement, c'est peine perdue.

Abrégés pour les aveugles (1942)

13.

LES STOÏCIENS

[Retour à la table des matières](#)

Zénon de Cittium, Cléanthe et Chrysippe furent appelés les trois colonnes du Portique, en grec Stoa. Zénon établit la doctrine, cherchant, autant qu'on peut savoir, à accorder la rude vertu de Diogène avec la pudeur, et avec les devoirs de tous les jours ; effort qui tend à enfermer la vertu dans le jugement. Et peut-être est-il plus difficile de tout juger que de tout braver. Du pudique Zénon, le stoïcisme a gardé ce respect des formes communes, et principalement religieuses, qui se sauvait par l'interprétation libre ; car la pratique est bonne, dès que le jugement est bon.

Mais aussi toutes les fautes sont égales devant le juge et toutes secrètes. Ce sont des faiblesses d'esprit : « Ne rien admirer. » Cette maxime étonnera moins si l'on songe que l'admiration va toujours à quelque apparence.

Cléanthe, porteur d'eau, travaillait la nuit pour entendre Zénon le jour. Ignorant et sans subtilité aucune. Assez content de sa liberté intérieure, égal

des dieux par là. D'ailleurs religieux et bon. Par lui grandit sans doute cette idée stoïcienne de la fraternité humaine, par descendance du même dieu : la raison est égale en tous et ne se divise point. La charité est cette foi hardie en tous les hommes, qui fait que l'on suppose et que l'on cherche toujours le meilleur en chacun, ce qui est le vrai chemin de pardonner comme il faut.

Chrysippe fut le discuteur et le doctrinaire. À lui est due sans doute cette doctrine du jugement, la plus forte qu'on ait vue, même si on en juge d'après quelques rares débris. La vérité, disait-il, est de volonté. Mollement recevoir le vrai, et par hasard, ce, n'est pas penser le vrai, mais en revanche, une pensée forte n'est jamais fausse ; l'erreur serait alors des choses, non de nous. Idée profonde ; car une erreur de Descartes vaut pourtant mieux qu'une vérité d'écolier. On comprend peut-être par là cet autre paradoxe : « Le sage ne se trompe jamais. » Chrysippe comparait le jugement à la main qui saisit et serre, et le meilleur jugement à la main encore serrée dans l'autre main. C'est donc la volonté qui est l'âme de l'âme.

Épictète et Marc-Aurèle, l'un esclave et l'autre empereur, développèrent plus tard cette morale fameuse, assez connue dans ses préceptes. Mais on ne comprendra jamais assez, quoique tous l'aient dit, que la volonté stoïque s'exerce par jugement. Il est rare et beau de braver le tyran ; mais il est plus beau et plus rare de le juger. Le stoïcisme n'est pas si commun qu'on le dit.

Abrégés pour les aveugles (1942)

14.

ÉPICURE

[Retour à la table des matières](#)

Depuis les Atomistes, la doctrine du plaisir pur et simple était mise en forme. Épicure y a attaché son nom et Lucrèce l'a chantée. Le premier aspect de cette sagesse-là et le plus aisé à saisir est cette distinction des plaisirs agités et des plaisirs tranquilles, qui conduit l'Épicurien à vivre en vérité comme un stoïque, et comme vécut Épicure, par crainte de la douleur. Mais cette doctrine a plus de portée. Elle est surtout contre les plaisirs et les peines d'opinion ou d'imagination ; apparences que la sévère méditation sur les tourbillons d'atomes dissout promptement ; l'ambition et les dieux meurent ensemble ; ensemble l'espérance et la crainte. C'est par cette délivrance que cette doctrine de négation absolue fut et sera plus grande qu'on ne croit. Il n'y manque que la réflexion sur le juge de toutes ces choses ; car enfin l'homme reste, qui pense ce monde d'atomes. Mais la logique du mécanisme pur voudrait dissoudre aussi le penseur en atomes crochus ou ronds, mais ne le peut point. De là une pointe d'amertume et l'ennui d'être.

Abrégés pour les aveugles (1942)

15.

CICÉRON

[Retour à la table des matières](#)

Par l'exemple de cet homme d'état, profondément instruit de toute la philosophie grecque, on peut comprendre mieux la sévérité de Diogène et son mépris de tout par précaution. Cicéron aima le Platonisme comme le plus beau, et vénéra le Stoïcisme comme le plus fort, mais ne comprit profondément ni l'un ni l'autre. Cicéron eut toutes les vertus de l'honnête homme, excepté la vertu d'esprit. La pensée, en lui, fut souvent servante, et quelquefois amie et consolatrice, toujours étrangère et invitée. L'action politique occupa toute la place dans cette âme ambitieuse. Aussi voit-on fleurir en Cicéron les doctrines probabilistes d'Arcésilas et de Carnéade, héritiers de Protagoras. Le philosophe devient sophiste dès que la pensée est au service des passions. Aussi voyons-nous cet homme cultivé, pris entre la sagesse d'Épicure et celle de Zénon, faible aussi devant les objections sceptiques, incliner pourtant vers le stoïcisme comme plus probable. Et par quelle belle raison ? Parce que le stoïcisme conserve les dieux et les formes du culte, conditions de la grandeur Romaine. Ce qui fait comprendre que le probabilisme est moins une doctrine que la faiblesse de toute doctrine dans une âme ouverte à la louange. Diogène savait ce que coûte un jugement libre.

Abrégés pour les aveugles (1942)

16.

DE LA PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

[Retour à la table des matières](#)

Quoique dans la longue période occupée par la Théologie chrétienne, depuis les Néo-Platoniciens d'Alexandrie jusqu'au déclin de la scolastique aristotélicienne, il y ait un bon nombre de penseurs dignes d'être étudiés, néanmoins l'historien de la Pensée Libre, surtout s'il ne veut dire que l'essentiel, peut se borner à caractériser sommairement tous ces systèmes où toujours et dans le sens le plus profond « la Philosophie est servante de la Théologie ».

La pensée antique dans son plus bel effort revenait toujours de l'objet au sujet, soumettant toujours le Dieu extérieur au Dieu intérieur et les Idées au Jugement. Or les disciples d'Aristote aussi bien que ceux de Platon, tombèrent tous dans la théologie proprement dite, qui va d'abord au Penseur parfait, créateur et juge de tout, et détermine d'après ce modèle immobile le devoir et les espérances de toute créature. Ce Dieu objet, pendant les siècles chrétiens, a tenu la pensée engourdie. Et voici les conséquences principales de cette ontologie ou idolâtrie de l'Être. D'abord une méthode logique destinée à prouver

l'existence. Comme si on disait à la manière thomiste : le plus grand des êtres existe nécessairement ; car supposons un être qui ne soit pas le plus grand, il est partie d'un plus grand, et celui-là d'un autre, ce qui conduit, car il faut s'arrêter, à l'être qui contient et n'est pas contenu. Ou bien autrement, en suivant une tradition qui n'a pas saisi la profondeur aristotélicienne : une cause est elle-même l'effet d'une cause ; et ainsi il n'y a point de cause suffisante de ce qui est si l'on ne s'arrête à la Cause elle-même sans cause, ou Cause Première. Ou bien enfin, en suivant Saint Anselme : l'être parfait dont nous avons l'idée existe ; car s'il n'existait pas, ce serait une imperfection, ce qui va contre l'idée.

Descartes dominera, non sans peine, la forme de ces raisonnements théologiques. La seule critique de Kant en fera place nette tout à fait. Mais jusqu'au réveil de la pensée laïque en Descartes, la logique fut adorée tout autant que Dieu.

Une autre conséquence fut le Mysticisme ou Fatalisme adorant. Car, de quelque façon que l'on veuille sauver le libre-arbitre, il meurt par la prescience divine, puisque les futurs sont tous connus par la Pensée parfaite. Par où toute théologie incline au panthéisme, et toute doctrine morale au Quiétisme, ou abandon de soi. De là ces discussions subtiles sur la Prédestination, la Grâce et le Salut, qui réduisent le bon sens à croire sans comprendre et à humilier cette raison qui se prend elle-même dans ses liens. L'esprit jésuite, trop calomnié, cherchait seulement à se garder des conséquences doctrinaires, au nom de la morale la plus commune.

À quoi échappèrent deux espèces d'hommes, fidèles à la culture antique, les Stoïciens, toujours portés par ce beau paradoxe que le sage est l'égal de Jupiter, et que, comme chante Horace, le monde en s'écroulant le briserait sans le troubler ; l'Épicurien, fort des atomes et de l'universelle nécessité, curieux de tout et sceptique sur tout.

Montaigne est une belle aurore après cette longue nuit. Nourri des anciens, doutant assez fortement pour dominer tous les pièges de la logique, et suivant par ferme jugement la sagesse stoïcienne, qui apprend à souffrir en homme et à bien mourir, Montaigne représente le jugement seul, ou l'homme sans Dieu. Une force d'esprit admirable contre l'imagination, la superstition, le préjugé, les passions, circule dans les Essais, le seul livre de philosophie peut-être qui s'offre sans système et sans la fureur de prouver. Mais les partis l'ont mal jugé, car il les juge tous.

Abrégés pour les aveugles (1942)

17.

DESCARTES

[Retour à la table des matières](#)

Le premier trait dans Descartes, et le plus frappant peut-être, est qu'étant nourri de la philosophie religieuse, et, par elle, des anciens, il les repousse tous avec un mépris non déguisé. Le fait est qu'il tenta de nettoyer son esprit de toutes les opinions étrangères et de juger seul. À quoi il fut conduit par sa rare puissance d'inventer en mathématiques, qui lui fit connaître qu'une méditation suivie a bien plus de puissance que la discussion contre les auteurs. Cela ne mène point à rejeter toute culture et toute science apprise, car cela ne se peut point. Tout reste au contraire. Mais comme Descartes le pensa toujours profondément, il y a bien de la différence entre les éléments d'idées qui restent en nous en même temps que les mots, et les idées mêmes, que le jugement seul porte. Ainsi, retrouvant en lui-même la doctrine stoïcienne de l'assentiment, il s'exerça de bonne heure à douter avec force et activement, non pas pour vider son esprit de tous matériaux, souvenirs ou objets, mais plutôt comme un homme, qui, en vue de rebâtir, délie d'abord pierres et briques et les dispose selon la commodité, sans préjuger de l'édifice.

Le doute

[Retour à la table des matières](#)

La première des grandes idées de Descartes est donc ce doute méthodique ou hyperbolique contre les sens et contre les preuves d'entendement. Contre les sens, par les vieilles raisons des sceptiques, illusions et rêves, mais remises en valeur et pensées à neuf, si l'on peut dire. Et, par exemple, du moment que j'ai souvenir d'avoir rêvé et d'avoir cru que mon rêve était bien réel, je dois penser, de toute apparence, qu'elle pourrait bien être un rêve ; enfin la laisser apparence et ne lui point donner cette force d'objet que le jugement accorde si aisément d'ordinaire à ce qui étonne, à ce qui effraie ou à ce qui plaît. Pour les preuves d'entendement, il remarque que sa mémoire le trompe souvent et que ces preuves se développent dans le temps. Voilà donc toutes preuves rejetées ? Non pas, mais voilà toutes preuves suspectes dès que j'en juge par mémoire ; et voilà en même temps définie une méthode de vivifier les preuves par un doute constant. Ce qui n'est point défiance de soi, mais plutôt défiance de ce qui est corporel et mécanique dans les pensées, et réellement confiance en soi seul. On sait comment ce doute poussé aussi loin qu'on voudra s'arrête à ceci : douter, c'est penser ; toujours est-il certain que je pense même quand je doute ; voilà le réel solide. « Je pense, donc je suis ».

Distinction de l'âme et du corps

[Retour à la table des matières](#)

Par ce chemin, on est conduit directement à une idée importante, et qu'il faudra toujours maintenir contre les doctrines complaisantes, c'est la distinction de l'âme et du corps, ou, en d'autres mots., de la pensée et de l'étendue. L'objection sceptique contre le témoignage des sens vise tous les corps sans exception ; si moi qui pense, j'étais corps, je ne pourrais point être assuré de ma propre existence ; or j'en suis absolument assuré ; donc, moi qui pense, je ne suis point corps ; donc, ce qui doute, nie, affirme, conçoit et décide, n'est point corps. Cette conquête étant assurée, on peut décrire l'apparence du corps pour ce qu'elle est. Le corps est étendue et n'est rien qu'étendue ; cela veut dire que toute nature corporelle consiste en figures, distances, relations de parties à

parties. L'élément, quel qu'il soit, n'a jamais que des propriétés extrinsèques, c'est-à-dire par rapport aux autres, comme grandeur, vitesse, poids, sans aucune qualité qui lui soit inhérente ; la nature du corps est donc purement géométrique et mécanique.

Vue profonde qui délivre à jamais la physique non seulement des âmes ou désirs cachés dans les choses, mais encore de toutes les qualités comme telles. Rien n'est inhérent au corps, tout dans le corps est relation. La théorie du mouvement relatif, si clairement posée dans les *Principes*, est une des applications les plus paradoxales et les plus instructives de ces vues de philosophie pure.

Dieu

[Retour à la table des matières](#)

On ne peut décider sur l'univers si l'on ne sort du moi pensant. Mais aussi on ne peut rester à penser le moi pensant seul.

Car il ne pense pas tout et ne sait pas tout ; mais sa moindre démarche pensante enferme qu'il y a une perfection de toutes les pensées ; par exemple il y a une vérité des nombres, même non encore nombrés, et une solution de tous les problèmes, même non encore posés. Cette pensée, élevée à la perfection, est Dieu. Et tel est le sens des arguments théologiques ; c'est parce que la pensée est que la perfection est.

Mais comment ? Comme vérité faite de tout, ou somme d'idées vraies et en quelque sorte comme miroir de l'univers ? Ce ne serait qu'un Dieu chose. Mais, comparant en moi-même le pouvoir de concevoir des idées et le pouvoir de juger et de vouloir, j'aperçois que le premier est toujours fini d'après les objets, au lieu que le second est toujours infini ; car si on disait que le jugement et la volonté, qui sont une même puissance, ne sont pas libres, ce serait tout réduire au jeu des idées si le jugement est, il est libre ce qui est libre est infini. La pensée divine est donc plutôt jugement qu'idée ; et enfin il ne faut point soumettre la pensée divine aux vérités, mais plutôt poser que c'est par libre jugement de Dieu que toute vérité est vérité. Ici Descartes ouvre une voie immense aux vraies recherches et délivre Philosophie de Théologie. Son Dieu n'est pas le Dieu-objet mais le Dieu-sujet.

Les passions

[Retour à la table des matières](#)

La physique de Descartes est déjà assez caractérisée. Ce fut un progrès immense et sans retour possible. Sa théorie des passions est moins comprise. Car les passions sont l'objet favori de ceux qui veulent mélanger en quelque sorte l'âme et le corps, et inventer on ne sait quelle pensée corporelle qui serait vie. Ce sont les mêmes qui accordent des âmes imparfaites aux bêtes. Mais il n'y a point d'âmes imparfaites. Il faut choisir ; ou bien c'est corps et étendue, ou bien c'est esprit et libre jugement. C'est pourquoi, par préjugé fort, il faut rejeter les passions au mécanisme pur, et ne vouloir chercher dans amour et haine par exemple que des mouvements du sang et une agitation plus subtile dans les nerfs et dans les muscles, par quoi notre corps est porté par son mécanisme et par les choses qui l'entourent à se mouvoir ainsi ou autrement. Dont l'âme, liée à ce corps, est avertie par sentiment et perception. Et l'erreur des passions est justement d'y voir des pensées et des volontés, comme si l'homme qui fuit par mécanisme cherchait par quelles pensées il fuit. Mais il fuit par physique. Aussi le seul remède aux passions est-il dans le Libre-Arbitre, qui a pouvoir de remuer les membres et de les exercer, et nullement dans un débat sur les motifs apparents des passions, fantômes d'imagination, et qui, comme l'orateur, persuadent si bien par le mouvement qui entraîne. Et l'ignorant prend l'entraînement pour preuve, mais le sage, non.

Abrégés pour les aveugles (1942)

18.

SPINOZA

[Retour à la table des matières](#)

Spinoza est l'Aristote de notre Platon. La plus vive critique de Descartes est partout dans l'*Éthique* ; Spinoza suit pourtant Descartes, et le met en quelque sorte en forme et en système. Mais aussi tout se perd dans l'Objet et dans la Nécessité.

Quand Descartes distinguait la Pensée et l'Étendue, il était bien loin de voir dans les deux un égal degré d'être ou si l'on veut de perfection ; mais plutôt, par cette séparation scrupuleuse, la perfection et l'être étaient d'un côté, et on dirait presque l'imperfection et la négation de l'autre ; car dans l'étendue ou dans le monde des corps, rien n'est, rien ne se suffit, il faut toujours qu'un corps soit déterminé par d'autres autour, et ceux-là par d'autres ; et si l'on veut appeler infini ou infinité cette insuffisance radicale, ou bien cette autre d'après laquelle un corps doit être réduit à ses composants, et ses composants à d'autres, il faudrait dire avec les anciens que l'infini, en ce sens, s'oppose à la

perfection. L'étendue, si grande qu'on la prenne, n'approche jamais d'être Dieu.

Or Spinoza voulut comme principe que la Pensée et l'Étendue fussent deux attributs parmi une infinité d'attributs possibles par lesquels nous connaissons Dieu. Par ce décret, le choix était fait, et la liberté perdue. Toute la puissance de Spinoza est qu'il a voulu retrouver tout le vrai de l'Esprit et des Passions, et jusqu'à la liberté du sage, sous l'idée de nécessité. Son *Éthique* est la perfection de toute Théologie.

Tout être peut être considéré sous deux aspects, comme mode de la pensée divine, ou comme mode de l'étendue divine, comme âme ou comme corps ; c'est un seul et même être sous deux aspects. Et comme les êtres, considérés sous l'attribut étendue, forment des chaînes de causes et d'effets selon une absolue nécessité, ainsi les pensées en Dieu suivent les pensées. Ne l'entendez pas selon un matérialisme déguisé, car il y a deux Nécessités et le rapport de pensée à pensée ne ressemble en rien à un mécanisme ; les rapports d'idée à idée sont des rapports internes ; les idées ne sont point des copies ou images des choses. Et comme l'homme est esclave quand il pense, si l'on peut dire, selon le mécanisme des passions, au contraire l'homme est libre autant qu'il pense selon la pensée divine, entendez autant que, selon la pure doctrine de Descartes, il s'affranchit des preuves d'imagination. Ainsi l'erreur et l'esclavage résultent de ce que l'homme veut aller à Dieu par les choses. De là cet amour intellectuel de Dieu, qui est notre salut et notre bonheur. Mais le libre-arbitre périt : « Il importe peu, dit Spinoza, que j'aime Dieu et que je sois sauvé nécessairement, et non pas librement. Je n'en suis pas moins heureux et sauvé. » Ici est le dernier effort du théologien. Le lecteur de *l'Éthique* n'y résiste guère. Il faut pourtant juger ce sévère système d'après le jugement fondamental qui joint à la pensée divine une étendue divine aussi et qui fait participer l'infini des causes mécaniques à la perfection de l'idée. Par ce préjugé des préjugés, il y a une suffisance dans le monde des corps, un achevé du mécanisme ; et tout ce qui est ou arrive résulte nécessairement de la nature divine. La Pensée est objet aussi.

Abrégés pour les aveugles (1942)

19.

LEIBNITZ

[Retour à la table des matières](#)

Leibnitz, théologien aussi, a fait effort pour échapper au Spinozisme, non sans s'aider d'Aristote. Et voici le sommaire de son ingénieux système. L'étendue n'étant qu'un ensemble de rapports extérieurs entre des éléments abstraits, l'étendue n'est point. Elle représente seulement les actions et réactions des êtres. Les êtres véritables sont des âmes ou monades ; ce sont des simples absolument, puisque la composition n'est qu'un rapport extrinsèque. Des simples qui n'ont donc ni parties, ni dehors, ni dedans, et qui ne changent donc que par développement interne, et passage du virtuel à l'actuel comme Aristote disait. Supprimez donc toutes les Monades, à l'exception d'une seule, elle se développera par sa nature interne seulement et se représentera, à l'intérieur d'elle-même, sous l'aspect du Monde, ses relations avec toutes les autres. Et toutes les autres de même, sans aucune action de l'une sur l'autre et par une Harmonie Préétablie qui règle le développement de chacune d'après le développement de toutes les autres. Ce qui suppose un Dieu régulateur, et même le prouve assez.

Voilà donc un univers d'âmes, toutes se représentant le développement de toutes sous la forme d'un Univers pensé à l'intérieur de chacune ; mais chacune d'un point de vue qui lui est propre, et que représente le corps organisé ; et les unes moins éveillées et les autres plus. Une âme sera dite pâtre, autant qu'elle a des perceptions confuses, et agir autant qu'elle a des perceptions claires ; et la liberté se définit par le passage de l'enveloppé au développé, ce qui ramène la sagesse des philosophes et doit finalement s'accorder avec le sens commun. Mais il reste que ce qui est pensé et fait, en liberté comme en esclavage, est déterminé absolument comme tel au, regard de Dieu ; et les nuages qui enveloppent pour nous ce genre de connaissance où tout est en acte n'ôtent rien de cette invincible condition. C'est par la profonde doctrine de Descartes qu'il faut juger ce système et tant d'autres moins brillants et qui, en cela seulement, laissent un peu plus de terrain à la naïve espérance.

Abrégés pour les aveugles (1942)

20.

HUME

[Retour à la table des matières](#)

Les Épicuriens ne sont grands que par la négation. C'est le dernier effort du jugement contre les systèmes théologiques. Et il faut reconnaître que les systèmes matérialistes sont encore des théologies sans Dieu, comme on voit par cette ferme croyance aux lois mécaniques, pour tout passé, pour tout avenir, pour tous les mondes, bien au delà de notre courte expérience. Hume sauve du moins l'esprit négateur. « La lecture de David Hume, écrit Kant, me tira de mon sommeil dogmatique. » Hume est déjà bien fort contre les raisonnements ontologiques.

Mais son plus puissant effort va contre les formes mêmes de raisonnements les plus communs. L'idée de cause, prise abstraitement et hors de la perception, donne occasion à des jeux logiques bien creux. Mais Hume la prend dans la perception même, et c'est là qu'il la nie. Voilà une bille de billard qui va en choquer une autre et vous prétendez décider d'avance ce qui arrivera ; mais si j'oublie par jugement, si je nie avec assez de force les discours habituels et le souvenir des expériences passées, je ne trouve en cette

perception que des impressions qui changent, sans rien de certain ni même d'intelligible sur la chose même et ses propriétés. Je sais passablement ce qui est arrivé déjà dans des cas à peu près semblables à celui-là ; mais ces expériences, évidemment, ne sont pas ici parmi les causes. La loi n'est point dans la chose, car la chose n'est qu'elle, mais en moi qui ai retenu. Et, même en moi, cette loi n'est pas invincible. Mes souvenirs, ou impressions faibles, se prêtent à toutes les combinaisons ; je puis imaginer que cette bille va disparaître, ou s'arrêter sans cause sensible, ou communiquer à l'autre bille un mouvement démesuré. Je ne trouve donc ni dans l'objet ni en moi la moindre raison de décider sur le possible et l'impossible. Et je n'ai de certitude, par l'événement, qu'autant que je m'abandonne à la nature, qui m'incline par la coutume, mais non pas du tout invinciblement, à attendre ceci plutôt que cela.

La science du probable serait notre seule sagesse. Mais il n'y a point du tout de science du probable, même dans le cas simple d'un seul dé jeté. Car on dit bien que si ce dé est marqué partout d'un point, et sur une seule case de deux, le coup qui amènera un point est le plus probable. Mais on ne traduit ainsi que ce fait, que l'impression de ce point seul est plus forte que l'autre. Car, dans le fait, le deux est possible aussi bien que l'un ; et même une longue série ne permet point du tout de prévoir le coup suivant, puisque ce coup ne dépend pas des précédents. La science du probable ne serre donc nullement l'expérience, comme les joueurs l'éprouvent.

Mes certitudes sont donc des croyances seulement, qui ne sont point du tout fondées en raison, mais viennent de deux sources. La coutume, ou association des idées, et l'impression forte, indéfinissable sinon par la croyance qu'elle produit, et qui efface si aisément les associations passées. Le roi de Siam, à ce qu'on raconte, ne voulait pas croire que l'eau pût devenir, par le froid, capable de porter un éléphant ; mais s'il avait eu une impression forte de la chose, comme dans la perception, aussitôt il l'aurait cru sans difficulté. Ainsi est fait cet orgueilleux esprit humain, incapable même de porter ces doutes que j'expose, et heureux, comme il m'arrive à moi aussi, de les oublier tous dans les occupations de société, d'où l'extraordinaire est prudemment banni. Ces terribles analyses n'eurent aucun succès. Le jugement le plus libre supporte à peine cette épreuve de lire avec attention le *Traité de la nature humaine*. C'est pourquoi une ferme Théologie, et même sans vraisemblance, est si souvent préférée.

Abrégés pour les aveugles (1942)

21.

KANT

[Retour à la table des matières](#)

Kant eut ce bonheur de ne douter de toutes choses, en lisant Hume, qu'après avoir familièrement pratiqué la Mathématique et l'Astronomie. Le doute n'est bon qu'à celui qui sait. Il se demande alors pourquoi il est certain ; car le théorème de Pythagore tient toujours ; et il reste vrai que deux et deux font quatre. Et Kant voulut dire que les certitudes de ce genre sont purement logiques, comme il est hors de doute, si tout A est B) que quelque B est A. Les mathématiques seraient donc analytiques, autrement dit bornées au simple développement de définitions non ambiguës ; et les sciences expérimentales devraient être dites *synthétiques* au contraire, l'expérience joignant à la notion commune de l'or cette propriété de peser dix-neuf fois autant que l'eau à volume égal, ce qui n'est certainement point contenu dans la définition par les réactions chimiques. Cette distinction bien considérée, Kant découvrit qu'elle était fausse. Ici se trouve la clef de cette philosophie un peu aride et difficile à résumer. Il faut donc insister là-dessus dans un exposé sommaire.

La mathématique ne consiste pas seulement en des raisonnements logiques irréprochables. Elle enferme, si l'on y fait attention, une sorte d'expérience. On le comprend si l'on considère dans la géométrie ces constructions et combinaisons de figures, que le langage abstrait n'expliquerait pas complètement. Par exemple les notions de haut et de bas, de droite et de gauche, si naturelles qu'on n'en parle même point, y sont indispensables ; mais ces notions n'ont point de sens hors d'une intuition sensible, ce qui fait penser que l'espace du géomètre pourrait bien être l'espace réel où sont les choses de l'expérience. L'arithmétique elle-même ne compterait point sans quelque figure abstraite de points ou de traits qui permettent de constater que deux et deux sont la même chose que trois et un. En somme la pensée du nombre serait en même temps une perception du nombre, et la mathématique la plus rigoureuse ne pourrait donc se passer de l'expérience sensible. Ces remarques sont plus frappantes dans le célèbre exemple de deux mains ou de deux oreilles l'une droite, et l'autre gauche ; à supposer ces choses identiques, élément pour élément, de façon qu'une définition verbale ne puisse les distinguer en rien, il reste qu'elles ne sont pas superposables, ce qui est une propriété essentiellement géométrique, aussi claire que l'on voudra, mais entièrement inintelligible sans la perception sensible des positions et de l'ordre. Si l'on rapproche ces remarques des célèbres Postulats que les anciens géomètres renonçaient avec raison à prouver, mais dont nul, sincèrement, ne doute, on arrive à cette conclusion de première importance, que ce qui est *a priori* ou nécessaire dans la Mathématique est d'expérience aussi. Il n'y a donc pas à sauter des Mathématiques à l'expérience ; et la géométrie et même l'arithmétique sont déjà des sciences de la nature.

Comment cela est-il possible ? Seulement si l'on pose que l'espace réel, l'espace où nous percevons les choses, n'est pas lui-même une chose, mais bien une forme de l'esprit, hors de laquelle il n'y a point d'expérience possible. Dans cette supposition, l'application des mathématiques à l'expérience est aisément expliquée ; notre esprit, par réflexion sur des objets simplifiés, peut connaître une fois pour toutes les propriétés de l'espace, qui déterminent *a priori* les conditions de toute expérience possible.

Le temps, à bien regarder, est une forme aussi, quoique les propriétés en soient moins familières ; et une proposition comme celle-ci : « Deux temps différents sont nécessairement successifs » légifère *a priori* pour n'importe quels objets dans l'expérience.

Il en est de même de la proposition : « Une chose quelconque de l'expérience, par rapport à une autre, est en même temps qu'elle, ou bien avant elle, ou bien après elle », ou bien encore : « Tous les objets de l'expérience possible sont en relation dans un temps unique. »

Mais puisqu'il y a ainsi une géométrie pure, qui est science des choses, et une mécanique pure, n'y a-t-il pas aussi une physique pure ? Ainsi s'étend la critique, forte de ses premières découvertes, jusqu'à tracer enfin un tableau achevé des Catégories de l'esprit, formes de toute expérience. Au sujet de la causalité, par exemple Kant dira ceci : que deux choses se succèdent dans la perception, cela ne veut pas dire qu'elles se suivent dans le monde ; par exemple je dis que le soleil et la lune, même quand je les perçois successivement, sont ensemble ; inversement je décide que deux explosions que j'ai entendues en même temps, sont successives. L'idée de succession dans l'expérience enferme donc plus que le fait de la succession ; et cette forme de la succession vraie est la causalité. Ce n'est qu'un exemple et trop abrégé.

Après cet immense effort, Kant se trouve en mesure d'expliquer la force apparente et la faiblesse de tous ces arguments métaphysiques qui veulent nous conduire hors de l'expérience possible, jusqu'à décider si le monde est fini ou infini, si l'âme est quelque chose d'immortel, si Dieu est. Ces arguments sont forts, parce qu'ils s'appuient sur des principes *a priori*, contre lesquels nulle expérience ne peut rien. Ils sont faibles parce que les principes *a priori* n'ont point d'usage hors des objets de l'expérience possible. Par exemple l'idée de cause, forme de toute expérience possible, ne peut conduire à quelque objet hors de toute expérience. Et voilà une idée sommaire de la *Critique de la Raison pure*.

La philosophie pratique de Kant est plus aisée à résumer. Car il est clair que l'esprit humain est quelque chose, et qu'il se doit à lui-même des égards ; et d'un autre côté la morale commune prononce avec force que l'expérience, c'est-à-dire le succès, ne décide pas dès que l'on traite du mensonge, de la probité ou du respect des serments. Ici donc l'esprit humain peut se parer du beau nom de Raison, et légiférer selon ses idées seulement. Ce que confirme assez l'analyse de la notion populaire du devoir, d'après laquelle on n'est pas vraiment probe, si on ne l'est pas par respect de la probité seulement. Et cette religion du devoir pur passerait bien pour une espèce d'idolâtrie, si la Critique des Sciences, mettant en lumière le pouvoir législateur de l'esprit même dans les cas où l'expérience décide, n'avait expliqué du même coup pourquoi une conscience droite est si assurée d'elle-même dans les cas où justement l'expérience ne peut plus décider.

Pour le reste, la morale de Kant n'est toujours que celle de Platon, mais accordée cette fois avec la philosophie théorique la plus rigoureuse.

Bien loin que la théologie fonde la morale, c'est justement le contraire qu'il faut dire. La Critique théorique avait heureusement interdit de décider de la liberté, de l'âme et de Dieu d'après les principes de la physique, soit qu'on voulût affirmer : soit qu'on voulût nier. Au vrai ces idées théologiques sont des conquêtes du jugement moral. La liberté ou âme réelle, Dieu et enfin

l'accord final ou récompense, ne ressemblent en rien à des objets d'expérience possible, mais sont voulus plutôt sous l'idée de l'Impératif moral, librement voulus, comme conditions de la moralité même. Car par exemple est-ce vouloir le Devoir que ne point oser affirmer que l'homme est libre ? Quand vous aurez assez réfléchi là-dessus, vous apercevrez que les vues profondes de Descartes n'en sont point si éloignées qu'on le dit, et que Kant lui-même pouvait le croire. Et c'est toujours Platon qui refleurit.

Abrégés pour les aveugles (1942)

22.

AUGUSTE COMTE

I

[Retour à la table des matières](#)

Auguste Comte, polytechnicien, mort en 1857 à cinquante-neuf ans, eut une vie misérable par deux causes. D'abord il ne rencontra la femme digne de lui et l'amour vrai que tardivement en 1844 et n'en jouit guère qu'une année. Aussi des méditations trop prolongées sur l'ensemble du problème humain le jetèrent à plusieurs reprises dans un état de fatigue qui fit croire à quelque maladie mentale ; de cette amère expérience, il prit, plus directement sans doute qu'aucun sage en aucun temps, l'idée des divagations anarchiques auxquelles est livré l'esprit sans objet et sans règles, réduit à ses propres rêveries ; d'où cette discipline continuellement cherchée dans l'ordre extérieur, dans l'ordre social et dans les pratiques d'une religion strictement rationnelle fondée sur l'un et sur l'autre. Mais cette victoire fut chèrement achetée.

En revanche, il eut dès ses premiers travaux la gloire réelle. Bientôt soutenu, même matériellement, par d'éminents disciples de tous les pays, il se vit chef d'école et prêtre de la nouvelle religion, et, dans sa noble pauvreté, il resta libre de toute attache avec les pouvoirs et les corps académiques,

conformément à sa sévère doctrine d'après laquelle le Pouvoir Spirituel doit se séparer absolument du règne de la Force, et agir toujours par libre enseignement, libre conseil et libre consentement. En tous pays civilisé le culte positiviste a encore aujourd'hui ses temples et ses fidèles, quoique, par la faiblesse des études scientifiques, de plus en plus subordonnées aux résultats matériels, et par la décadence aussi des Humanités, si bien nommées, la propagation de la doctrine ait été bien moins rapide que le Maître osait l'espérer. L'Église positiviste du Brésil a pu écrire, en 1914 : « La présente catastrophe fratricide résulte du retard de la propagande positiviste, spécialement à Paris. » D'où est venue à l'auteur de ces pages l'idée impérative de ramener dans ces chemins les méditations des esprits patients, sérieux et neufs, non point par un résumé ou raccourci de cette immense doctrine, mais plutôt par l'exposition directe de quelques-unes des idées qui l'ont lui-même aidé à comprendre par leurs causes ses propres fautes, celles d'autrui, et finalement les épreuves de ces temps difficiles.

II

Le système des sciences

[Retour à la table des matières](#)

L'esprit sans objet divague. Aussi faut-il méditer non point tant sur les méthodes que sur les sciences mêmes ; car l'esprit efficace c'est l'esprit agissant dans la science même ; la science est l'outil et l'armure de l'esprit ; et l'esprit trouvera sa destinée et son salut, s'il peut les trouver, non pas en revenant sur lui-même, poursuite d'une ombre, mais toujours en se dirigeant sur l'objet et s'y appuyant. Rien ne caractérise mieux l'Esprit Positif que cette culture par la science réelle et encyclopédique ; au lieu que les corps académiques vivant chacun de leur spécialité, tombent inévitablement dans les recherches subtiles et oiseuses et dans les divagations sceptiques, comme il apparaît pour les mathématiciens, les médecins, les historiens.

Il est pourtant clair que la mathématique n'est qu'un moyen pour l'astronomie et la physique ; il est moins évident, mais non moins certain, que la physique et la chimie à l'égard de l'étude des êtres vivants ne sont ainsi que préparations abstraites. De même, si l'on a saisi, par l'étude réelle, cette dépendance et suite des sciences, dont chacune éclaire celle qui la suit, plus concrète et plus difficile qu'elle-même, il apparaît que la Biologie ou science

des vivants est préparation encore par rapport à l'étude des sociétés, puisque la vie des sociétés dépend des conditions qui rendent possible la vie des individus ; par exemple le problème de l'alimentation domine toute Politique et toute Morale. Ainsi cette science de l'Homme et des sociétés humaines, cultivée jusqu'ici par de purs littérateurs qui ne savent rien d'autre, est en réalité la plus complexe et la dernière, puisqu'elle suppose la science biologique, et par là toutes les autres. Par ces réflexions, inséparables de l'étude directe et approfondie de toutes les sciences d'après leur ordre de dépendance et de complexité croissante, apparaît le système encyclopédique des six sciences fondamentales :

Mathématique.
Astronomie.
Physique.
Chimie.
Biologie.
Sociologie.

De cette dernière, que Comte a le premier mise en place et nommée, dépend évidemment la solution du problème humain. Il est aussi vain et ridicule de rechercher une Morale avant d'avoir étudié la situation humaine réelle, que d'aborder la Sociologie sans une préparation biologique suffisante, ou la biologie sans la préparation physico-chimique qui dépend elle-même évidemment des études astronomiques et mathématiques, puisque le problème de la pesanteur, qui domine toute la physique, est par lui-même astronomique, et reste inabordable tant que l'on n'a pas une connaissance suffisante des formes mathématiques.

De ce que chaque science dépend des précédentes, il ne faut pas conclure que la première est la plus éminente de toutes, comme les orgueilleux spécialistes se le persuadent. La première des sciences, entendez celle par laquelle il faut commencer, est aussi la plus abstraite de toutes et la plus vide et pauvre si on la prend comme fin ; la science qui suit est toujours plus riche, plus féconde, plus rapprochée du problème humain ; aussi est-elle caractérisée toujours par des lois qui lui sont propres, et que les sciences précédentes n'auraient jamais pu deviner. Mais l'empire de la science précédente peut seule donner forme aux lois de celle qui suit ; par exemple l'équation donne forme à la physique, la balance régit la chimie, l'énergétique domine la biologie, et la biologie conditionne la vraie sociologie : de quoi le spécialiste prend trop souvent prétexte pour tyranniser.

Nous appellerons Matérialisme, cette tendance, que corrige la véritable culture encyclopédique, à réduire chaque science à la précédente, qui n'est que

l'idolâtrie de la forme abstraite. Et ce mot Matérialisme ne caractérise pas moins bien la disposition à réduire la mécanique à la mathématique abstraite, que la tendance à subordonner la sociologie à la biologie jusqu'à réduire toutes les lois sociales à des conditions de reproduction, d'alimentation et de climat ; aberration mieux connue sous le nom de Matérialisme Historique. Et l'on reconnaîtra la même erreur dans le préjugé qui veut réduire la biologie aux lois abstraites de la chimie et de la physique. Cette idée, qui éclaire d'un jour nouveau tant de problèmes, est propre à faire apprécier la valeur d'un système des sciences fondé sur leur ordre réel de dépendance.

III

La loi sociologique des trois États

[Retour à la table des matières](#)

L'idée que les sciences les plus avancées, qui sont naturellement les plus abstraites et les plus faciles, ne sont qu'un acheminement aux autres, et qu'ainsi la dernière et la plus complexe est aussi la plus éminente, est mise enfin dans son vrai jour par cette remarque décisive que toutes les sciences sont des faits sociologiques. Ni le langage commun, ni le langage propre à chacune, ni le trésor des archives, ni l'enseignement, ni les instruments d'observation et de mesure ne peuvent être séparés de l'organisation et de la continuité sociales, ni des progrès de l'industrie, ni de la division du travail. L'individu, fût-il Descartes, Leibnitz ou Newton, ne fait que continuer un lent progrès des connaissances, où des milliers de prédécesseurs, connus ou inconnus, ont une part. C'est la Société qui pense ; et disons mieux, puisque le progrès des connaissances a survécu à tant de sociétés, c'est l'Humanité qui pense. Ainsi la loi, du développement successif des sciences selon leur complexité croissante est une loi sociologique. La science nouvelle éclaire donc les autres, et se trouve ainsi destinée à fixer la juste place et importance de chacune, contrairement à cette idée anarchique que chaque science est absolument bonne et tient lieu d'universelle sagesse pour qui la sait.

Considérons donc en quoi les notions scientifiques participent à ces idées communes résultant de la vie sociale, et auxquelles nul penseur n'échappe tout à fait. Il est clair que les premières sciences ont rompu depuis déjà longtemps avec les préjugés et les superstitions ; toutefois, au temps de Pythagore et de

Platon, les mathématiciens n'avaient pas entièrement rejeté la tradition des nombres sacrés ; et nous voyons qu'au temps d'Aristote les propriétés des astres et la constance de leurs retours étaient encore expliquées par la nature incorruptible et divine qu'on leur supposait. Bien plus tard, dans les recherches physiques, la simplicité des lois fut considérée comme la marque du vrai, d'après l'idée d'un créateur infiniment sage. Plus récemment, la biologie usait d'idées directrices du même genre, soit qu'elle invoquât la sagesse de l'architecte, soit qu'elle rapportât à l'âme ou au principe vital comme cause les phénomènes caractéristiques de la vie. Pour la Sociologie ou Politique, il est visible qu'elle n'est pas encore délivrée, sinon de l'idée d'une Providence organisatrice qui justifie les pouvoirs, du moins de l'empire des idées abstraites comme Liberté, Égalité, Justice, toujours en conflit avec les conditions réelles, plutôt subies que connues. Toute science doit donc passer par une longue enfance. Et le progrès en chacune, si on le considère équitablement, vient de ce que l'expérience rectifie peu à peu des sentiments forts ou des idées abstraites absolument posées.

Par exemple l'idée de la constance des lois naturelles était aux yeux des Cartésiens une conséquence de la sagesse et de la constance divines.

Toutes ces idées, d'un gouvernement absolu, ou d'un dieu au génie caché, résultent aux yeux du sociologue, de ce que la première expérience de tout homme, et la plus frappante, est naturellement celle de l'ordre humain. Nos premières inspirations, concernant l'ordre des choses, ne font jamais que le supposer analogue à l'ordre humain, toujours plus ou moins flexible à la flatterie, à la prière, aux sacrifices. Ainsi la première science fut religion. Et le fétichisme, qui adore tout objet utile ou nuisible comme un dieu, d'après les relations sociales les plus simples, est la forme la plus naïve de la prévision et de l'action réglée, fondée sur l'observation et le souvenir. Toutefois d'un côté, le sévère ordre extérieur ne pouvait manquer de redresser les folles espérances nées du désir et de la prière ; et de l'autre, l'ordre social, subissant aussi la nécessité extérieure, d'ordre économique ou militaire, offrait à la théologie de meilleurs modèles. De là un polythéisme organisé, remplacé à son tour, chez les populations les plus avancées, par un monothéisme de plus en plus abstrait. Le premier état de nos conceptions de tout ordre s'appellera donc l'état théologique. Le fétichisme, le polythéisme, le monothéisme en seront les principales subdivisions.

Ce progrès qui conduisait du concret à l'abstrait, du désordre à l'ordre, de l'incohérent au cohérent, tendait, au fond, à régler nos conceptions sur l'ordre extérieur même ; mais il prenait la forme de la négation et de la critique. La discussion, plutôt que l'expérience, en fut le moyen. L'édifice des idées devenait de plus en plus pauvre et cohérent, trop loin de l'ordre extérieur pour être contrarié ou fortifié par lui, soutenu par la passion dogmatique seule, et surtout négligeant, oubliant la nature sociale, dont la naïve théologie offrait du

moins une fidèle image. Il faut appeler esprit métaphysique, cet esprit systématique, abstrait, négateur, naturellement anarchique et individualiste. Cet effort n'a jamais cessé de s'exercer soit contre le polythéisme, en faveur du monothéisme, soit contre le monothéisme catholique en faveur d'une religion plus abstraite et moins riche, pour aboutir à l'idée inefficace de l'Être Suprême et à la conception stérile d'une fatalité insurmontable.

Nous appellerons état métaphysique, la transition entre le monothéisme et l'état positif ou état final parce que c'est contre la théologie systématique que cet esprit raisonneur et critique s'est surtout exercé explicitement. Mais cet esprit diabolique agit en tous temps, toujours excellent pour détruire, toujours impuissant à fonder. C'est pourquoi l'état métaphysique dans sa pureté est presque insaisissable ; mais la réforme protestante donne la plus juste idée de cet effort négateur et en même temps dogmatique, de même que les conceptions abstraites qui dominent la politique révolutionnaire française permettent d'en apprécier les résultats.

Parallèlement à ce grand effort dans le vide, les sciences délivrées apportaient l'une après l'autre les modèles de l'état positif ou final, et conduisaient à soumettre successivement à cette sévère discipline la biologie et la sociologie même.

IV

L'esprit positif

[Retour à la table des matières](#)

La science positive se développe naturellement sous la pression de l'ordre extérieur, offrant depuis longtemps, sous le nom de mathématique, le modèle de la connaissance parfaite, sous l'empire de laquelle l'astronomie renonce bientôt aux derniers souvenirs de l'astrolâtrie et de l'astrologie, assez longtemps mêlées aux recherches positives. La Biologie et même la Sociologie ont franchi ou franchissent aujourd'hui ce passage. L'accord de tous les esprits éclairés, aussi bien que l'utilité éprouvée par l'expérience, ne permettent plus de méconnaître que l'étude des lois doit remplacer en toute science la recherche des causes ; une cause, dans l'ordre humain, c'est une volonté, c'est un individu visible ou caché, semblable à l'homme ; et il est utile de considérer comment la critique métaphysique a substitué peu à peu, aux naïves hypothèses du fétichisme, les conceptions plus abstraites du polythéisme et du

monothéisme, pour aboutir à des notions vides et purement verbales, comme sont encore la Pesanteur, l'Attraction, l'Affinité, la Vie, la Nature, dans les discours des écoliers et même dans ceux des maîtres. « La Nature ? disait de Maistre, quelle est cette femme ? » L'esprit métaphysique arrive donc à expliquer les choses par les mots. Cependant les sciences formulent des lois sans se soucier des causes, et tirent de leurs formules des déductions ou prédictions que l'expérience vérifie. La science positive est donc un fait humain assez clair. Mais l'esprit positif ne peut s'affirmer assez que par le jugement sociologique, seul capable de conserver ce qui est humain et positif dans les souvenirs de notre longue enfance. Car la science, aussi avancée et délivrée qu'on voudra, ne donne communément au savant qu'une orgueilleuse assurance, principalement négative, à l'égard du passé, et, chose remarquable, un scepticisme divagant à l'égard du problème humain. Là devait inévitablement conduire l'abus de la discussion critique ou métaphysique, d'après laquelle, on peut voir que la méthode théologique survit à son objet. En regard de cet effort négatif, qui s'exerce maintenant dans le vide, l'esprit positif, si bien nommé, redresse et conserve les erreurs du passé, qui ne sont jamais que des vérités pressenties. Par exemple la critique protestante, obéissait à un inévitable scrupule systématique, purifie le christianisme du culte de la Vierge Mère ; mais l'esprit positif reconnaît dans ce symbole l'expression de la vérité la plus profonde dans l'ordre social. Pareillement l'idée d'un Pouvoir Spirituel entièrement séparé de la puissance matérielle, idée si violemment repoussée par l'esprit révolutionnaire, sera reprise et conquise par l'esprit positif, comme on l'expliquera plus loin.

On peut juger d'après cela que le fétichisme et même la théologie sont moins directement opposés à l'établissement de l'ordre final que ne l'est l'aberration métaphysique, commune aux philosophes du XVIII^e siècle, qu'ils soient empiristes ou dogmatiques, d'après laquelle les religions ne sont qu'un amas de superstitions arbitraires et ridicules, et qui en revanche fait naître on ne sait d'où la raison abstraite tout armée. Cet effort, d'ailleurs inévitable, et utile en son temps contre la survivance théocratique, doit être considéré comme une longue insurrection de l'esprit contre le cœur. Son erreur principale est l'individualisme, déjà, élaboré par la doctrine monothéiste du salut personnel. L'importante idée positiviste qui doit rectifier cette vicieuse conception, consiste à reconnaître dans les inspirations du sentiment religieux la première esquisse de nos idées théoriques, relation qui se retrouve dans toutes nos conceptions naturelles, dès qu'elles sont inventées et non plus apprises, le sentiment étant toujours le premier moteur, pour la connaissance comme pour l'action. Ainsi la continuité est rétablie dans le développement humain, aussi bien individuel que collectif. Et l'esprit positif, conservateur en cela, conformément à la vraie notion du progrès, se promet de ne tromper aucune des espérances de l'enfance humaine.

V

Psychologie sociologique

[Retour à la table des matières](#)

Si l'on entend par le terme psychologie, l'étude de la nature humaine, considérée dans ses appétits, ses affections et ses pensées,, on peut décider que l'observation de la nature de l'homme, tant de fois présentée par d'ambitieux littérateurs, n'alla pourtant jamais au delà de ce que l'expérience domestique et le langage populaire rendent sensible à tous, et surtout aux femmes, qui dépendent principalement de l'ordre humain et des opinions et affections qui le modifient. Mais les rapports réels de l'action, du sentiment et de l'intelligence ne sont scientifiquement observables que si l'on considère l'ensemble du progrès humain et l'ordre constant des opinions, des mœurs et des institutions que l'on y remarque d'après la grande loi sociologique ; alors seulement l'observation de la nature humaine est délivrée des innombrables fantaisies individuelles, qui permettent toutes les hypothèses. Mais l'erreur la plus naturelle, puisque tout psychologue à prétentions scientifiques était plutôt spectateur qu'acteur, est d'avoir considéré que l'intelligence est le moteur humain, qui règle d'après ses lois propres à la fois les affections et les actions. D'où cette erreur dérivée, et de grande conséquence, qui apparaît en même temps que l'effort critique ou métaphysique, et qui consiste à méconnaître l'existence naturelle des penchants altruistes, erreur commune aux prêtres monothéistes, aux métaphysiciens laïques, aux empiristes et aux sceptiques. D'où une idéologie misanthropique que la sociologie seule pouvait directement redresser, l'existence individuelle apparaissant alors comme une abstraction vicieuse, puisque la vie sociale n'est pas moins naturelle à l'homme que le manger et le dormir.

Mais l'observation de l'enfance humaine dans l'histoire sociologique permet d'apercevoir la source de tous ces sophismes métaphysiques. D'abord l'observation des religions, soit primitives, soit élaborées, fait apparaître selon leur juste importance, une suite de pensées que l'expérience de l'ordre extérieur ne vérifie jamais, analogues à celles que l'on observe encore dans le délire, dans la folie, dans le rêve, et qui font voir que l'esprit divague naturellement, par rapport au vrai, sous l'impulsion du sentiment, surtout fortifié par les nécessités sociales. Si l'on ne sait point reconnaître l'intelligence dans les inventions poétiques invérifiables des fétichistes, des polythéistes, et surtout

des théologiens monothéistes, il faut renoncer à comprendre la continuité humaine. Mais cette histoire de notre longue enfance, si on la prend comme elle est, éclaire comme il faut le régime actuel, même chez les esprits les plus cultivés. Car il faut avouer qu'en dehors de la connaissance de l'ordre extérieur selon la méthode positive, à laquelle l'esprit se plie sans difficulté dès qu'il sait, ces opinions de tous n'ont nullement pour soutiens réels les arguments d'avocat qui se montrent dans les discussions, mais toujours un sentiment, ou bien la pression des nécessités sociales ; et c'est pourquoi l'état de guerre change toutes les opinions, par l'effet des sentiments violents ou des impérieuses nécessités. Il faut donc reconnaître que l'intelligence n'est qu'une servante ; que la première impulsion lui vient toujours de l'action et des besoins, comme l'inspiration lui vient toujours du sentiment ; d'où il suit qu'une intelligence un peu délivrée de ces liens est condamnée à une divagation sans règles ; et qu'enfin l'intelligence n'est assurée et capable de redresser l'action et le sentiment qu'autant qu'elle se modèle, par la science réelle, sur l'inflexible et immuable ordre extérieur. « Agir par affection, et penser pour agir. » Cette devise positiviste est pour redresser l'orgueilleuse insubordination de l'intelligence, qui caractérise l'esprit métaphysique. Ces réflexions conduisent d'abord le penseur prudent à se mettre à l'école d'après la longue expérience humaine, en commençant par les sciences les plus abstraites, qui éliminent le mieux, dans leur domaine propre, les opinions aventureuses, et à passer de celles-là aux autres, selon l'ordre encyclopédique, au lieu d'improviser, sans préparation suffisante, de folles opinions sur les sujets les plus difficiles. Mais ce n'est là que le premier article de la sagesse ; le penseur prudent subordonne toujours les recherches scientifiques aux besoins, c'est-à-dire aux nécessités de l'action, et se garde d'une vaine curiosité, qui l'entraînerait, en n'importe quel genre de recherche, dans des subtilités indéfinies. Cette condition est de celles que l'orgueilleux esprit métaphysique, d'accord avec les intrigues académiques qui favorisent les spécialités, rejette le plus énergiquement. Enfin, comme c'est toujours le sentiment qui meut et porte la pensée, c'est encore un article de la vraie sagesse que de ne pas négliger la culture proprement dite, esthétique et surtout poétique, comme source de l'inspiration théorique. Et cette relation est tant de fois vérifiée par l'expérience qu'elle serait plus aisément admise, quoiqu'on ne se préoccupe pas de la comprendre. Ces remarques sont pour montrer comment l'histoire réelle de l'Humanité conduit l'homme à se mieux connaître.

VI

Philosophie de l'histoire

[Retour à la table des matières](#)

Un résumé ne donnerait qu'une pauvre idée du vaste tableau historique que Comte a tracé deux fois, toujours sous l'idée de retrouver la continuité humaine. Il suffit de faire voir ici que les idées positivistes concernant la condition humaine réelle fournissent d'avance à la description historique des formes ou des cadres qui permettent de lier les institutions, les idées et les événements, sans aucune de ces suppositions machiavéliques dont les historiens, trop peu familiers avec l'ordre extérieur et avec les nécessités réelles, ont abusé longtemps, comme si l'hypocrisie, la ruse et le mensonge étaient les vrais ressorts de la politique.

Toute civilisation est d'abord prise dans le réseau des nécessités biologiques, qui la soumettent aux conditions géographiques, physico-chimiques, astronomiques et mathématiques, ces conditions étant plus rigoureuses et moins modifiables à mesure qu'elles sont plus simples et plus abstraites. Partout l'inférieur porte le supérieur et par suite le règle, comme on peut voir en notre temps que le froid et la faim règlent inexorablement les combinaisons des politiques. De même c'est ainsi qu'en chacun de nous, les sentiments et l'intelligence dépendent d'abord de la santé. Par là se trouve limitée la fantaisie des actions et surtout celle des pensées, toujours stériles et même nuisibles dès qu'elles sentent moins la contrainte des nécessités inférieures.

Il faut définir l'Ordre par les mœurs et les institutions et les méthodes d'action qui répondent en chaque situation aux nécessités inflexibles ; et le Progrès par les inventions théoriques résultant de la connaissance directe de ces nécessités, en commençant par les plus humbles. L'idée qui domine toute interprétation de l'histoire est donc que la résistance aux innovations, ramenant toujours l'intelligence au niveau des problèmes réels, est aussi ce qui assure le progrès. Rien n'est plus propre à le faire entendre que le contraste entre la civilisation grecque et la romaine. Dans l'une, le goût des spéculations abstraites, non assez tempéré par les nécessités militaires, produit bientôt la décomposition des mœurs sous le règne des discoureurs, en sorte que les services éminents ainsi rendus au progrès humain n'empêchent point une

décadence irrémédiable ; dans l'autre, la spéculation est subordonnée à l'action, et l'ordre militaire, maintenu par nécessité, résiste fortement aux improvisations, d'où, cette forte organisation politique et juridique, encore vivante dans tout l'ordre occidental.

De la même manière, au Moyen Âge, durant cette longue transition monothéique presque toujours mal appréciée, le contraste est remarquable entre une méthode de penser entièrement soustraite à toute vérification, et un sentiment profond des nécessités sociales, qui se traduit par une résistance continuelle à toute improvisation et innovation, sagesse pratique qui assura ce difficile passage contre les divagations métaphysiques. La nature des idées alors considérées comme absolues, d'après une juste systématisation du polythéisme, exigeait un pouvoir spirituel énergiquement conservateur, toujours inspiré, à son insu, par les nécessités de l'ordre social, et enfin de l'ordre extérieur, seuls régulateurs de toute pensée. De quoi il est aisé de juger équitablement si l'on considère les divagations utopiques qui caractérisent l'anarchie moderne et l'avènement de la libre-pensée, toujours métaphysique quelle que soit sa doctrine. On comprend assez, d'après ce bref exposé, que la raison ne peut se définir sans son contenu réel, qui la soumet aux nécessités de nature, et qu'enfin les penseurs, S'ils ne sont tenus par l'objet de toutes les manières, n'ont point de bon sens.

Il faut, si sommaire que soit cet exposé, essayer d'expliquer la célèbre devise : « Ordre et Progrès » éclairée par l'aphorisme moins connu : « Le Progrès n'est que le développement de l'Ordre. » L'écueil des résumés, je n'excepte pas ceux que Comte lui-même a donnés de sa doctrine, est que nous passons d'une idée à l'autre, nous qui lisons, par le chemin le plus vulgaire, et retombons ainsi dans les lieux communs. Chacun a eu occasion de penser qu'il aime le Progrès, mais qu'il est attaché à l'Ordre aussi, ce qui est sans issue. L'idée de Comte, d'apparence si simple, est une des plus profondes et des plus difficiles à saisir. Il l'a prise certainement de ses études astronomiques, en considérant dans le système planétaire les variations compatibles avec les lois stables. La complexité du système est liée à l'amplitude de ces variations, d'où cette idée importante que l'ordre le plus complexe est aussi le plus modifiable. Ainsi par la contemplation positive d'un ordre qui nous est inaccessible, les notions de loi immuable et de variations se trouvent conciliées sans la moindre obscurité théorique ; et c'est par là que le fantôme métaphysique de la fatalité se trouve exorcisé ; on y reconnaît alors aisément une conséquence des systématisations théologiques. Et le vrai penseur transporte en toute étude et jusqu'en sociologie cette notion capitale que les lois immuables permettent des modifications d'autant plus amples que l'ordre dont il s'agit est plus complexe. Et la notion positive de la puissance humaine, c'est-à-dire de la liberté réelle, se trouve là, mais non point accessible sans une profonde culture encyclopédique. Si nous traduisons cette même idée en d'autres termes, elle signifie que le Progrès ne peut pas plus altérer l'Ordre que les variations d'un système ne

violent les lois mécaniques. Et cette idée fut encore éclairée aux yeux du Maître par les vues de Broussais sur la santé et la maladie, qui appartiennent au même ordre et vérifient les mêmes lois. C'est cette idée enfin qu'il transporte dans le domaine de la science sociale, où assurément elle n'est pas aisée à saisir, tant que les lois de l'ordre, qui sont l'objet de la statique sociale, ne sont pas assez connues. Toute sa philosophie de l'histoire illustre cette relation entre l'Ordre et le Progrès. Mais on n'est pas préparé à la saisir tant que l'on n'a pas compris la relation mécanique qui subordonne la dynamique à la statique. Aussi cette méditation sociologique, quoique appuyée sur des exemples assez clairs, risque fort d'être vaine, faute d'une préparation suffisante. J'en parle par expérience.

VII

Morale sociologique

[Retour à la table des matières](#)

Depuis que, par les progrès connexes de la science et de l'industrie, l'esprit moderne s'est affranchi de toute théologie, l'homme occidental n'est plus disciplinable que d'après une loi démontrable. Mais aussi les études sociologiques, maintenant assez préparées, font rentrer dans le domaine des sciences naturelles les préceptes de conduite sociale que la sagesse pratique a toujours enseignés, quoiqu'elle les fondât, comme on l'a vu, sur des doctrines tout à fait invérifiables. L'idée de fonder la fidélité conjugale et le mariage indissoluble sur l'obéissance à un dieu abstrait et inconcevable caractérise bien l'insuffisance et même le danger de ces arbitraires constructions théoriques, qui détournent les esprits des vraies preuves, situées pourtant bien plus près d'eux. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'avec le triomphe moderne de l'anarchie métaphysique, les plus simples règles de l'ordre social aient été entraînées dans la ruine des faibles doctrines auxquelles l'esprit théologique les avait imprudemment rattachées. Toutefois l'aberration monothéique n'alla jamais jusqu'à prescrire d'après le dogme l'amour maternel, directement glorifié dans le symbole de la Vierge Mère. C'est une raison d'apercevoir, dans cette relation originelle, le premier type de l'existence sociale et le plus puissant des instincts altruistes. Il est d'autant plus nécessaire d'expliquer l'étrange erreur de l'esprit métaphysique, qui, sous ses deux formes, le déisme et l'empirisme, aboutit toujours à l'individualisme, par la négation plus ou moins décidée des sentiments altruistes naturels.

L'individualisme est lié au monothéisme dans lequel il faut reconnaître déjà l'effort métaphysique, par la doctrine du salut personnel qui tend toujours, malgré la nature, à dissoudre les liens sociaux et à isoler l'homme en face de Dieu. Cette abstraction préparait l'idéologie rationaliste, d'après laquelle les sociétés sont des institutions de prudence ou de nécessité, auxquelles l'individu consent ; la doctrine des droits de l'homme ne fait que traduire dans la politique pratique ces étranges constructions théoriques, l'existence sociale étant fondée sur une sorte de contrat, toujours soumis au calcul des profits et des charges, sous l'idée d'égalité radicale. Contre quoi l'esprit positif, considérant l'existence sociale comme un fait naturel au même titre que la structure de l'homme, et s'inspirant de cette vue biologique d'après laquelle l'élément de l'être vivant est un vivant, comme l'élément d'une ligne est ligne et l'élément d'une surface, surface, vient à formuler ce principe de toute étude sociologique : « La société est composée de familles, non d'individus. » On peut remarquer ici que ce principe résulte directement de la subordination des lois sociologiques aux lois biologiques d'après l'ordre encyclopédique ; car la gestation et les premières années de la vie assujettissent l'enfant à une société étroite avec la mère d'abord, avec le couple ensuite, ce qui fait voir que le plus simple élément d'une société est société déjà. Par ces vues, il devenait ridicule de mettre en doute l'existence des sentiments sociaux ou altruistes, aussi bien fondés d'après l'ordre biologique que sont les sentiments égoïstes, comme sont l'amour maternel et filial, l'amour conjugal, l'amour paternel, l'amitié fraternelle.

En réformant ainsi les conceptions pessimistes du théologisme, il faut seulement remarquer que, dans l'ordre des sentiments aussi, l'inférieur porte le supérieur, autrement dit, que le plus éminent est toujours naturellement le moins énergique. D'où il suit que les sentiments altruistes, toujours naturels, et source de plaisirs pour tous quand ils sont satisfaits, sont aussi naturellement faibles, et exigent pour se développer assez une éducation et des conditions favorables. La série des sentiments familiaux, ci-dessus énumérés, en allant des plus énergiques aux plus étendus, fait assez apercevoir que la vie familiale, réglée d'après les notions positives, est la vraie préparation à la vie sociale. Si simples que soient ces aperçus, il est permis d'espérer beaucoup de la seule réforme intellectuelle, qu'ils doivent opérer chez tout homme vraiment instruit, puisque l'on voit que l'aberration opposée, soit théologique, soit métaphysique, se traduit aussitôt, dans les classes cultivées, par la dissolution de la famille et l'affaiblissement même du sentiment maternel. Il faut comprendre, en étudiant l'histoire humaine, la puissance croissante des conceptions intellectuelles, qui ne sont pourtant qu'un moyen, mais qui viennent toujours, par l'autorité que leur donne la moindre connaissance de l'ordre extérieur, à régler l'action et même le sentiment. Si l'on saisit en même temps la nécessité d'un long apprentissage, sous la pression extérieure, depuis les premières conceptions fétichistes, surtout insuffisantes contre un climat difficile, et le passage

nécessaire aussi par l'abstraction métaphysique, on s'expliquera toutes les aberrations, sans désespérer pour cela de la nature humaine ; on la redressera seulement par une laborieuse préparation encyclopédique, dont rien ne peut dispenser.

VIII

La famille

[Retour à la table des matières](#)

La conception métaphysique de la famille, sous l'idée de contrat, de droit et au fond d'égalité, altère la nature de cette société élémentaire, faute de considérer les conditions biologiques qui en sont les assises. Si l'on ne perd pas de vue que l'inférieur porte le supérieur, on aperçoit dans la famille toute la dépendance humaine, et toute l'espérance humaine aussi. La loi qui résume notre dépendance est celle-ci : les sentiments altruistes sont naturellement beaucoup moins énergiques que les sentiments égoïstes. La loi qui résume nos espérances est celle-ci, les sentiments altruistes, dès qu'ils sont éprouvés dans les cas favorables où l'égoïsme n'y est point contraire, se développent par eux-mêmes et deviennent la source de nos plaisirs habituels.

Lorsque l'on considère les sentiments familiaux élémentaires, on remarque que l'égoïsme et l'altruisme y sont tellement unis que dans leur développement il semble que l'énergie caractéristique des uns passe dans les autres comme un sang vigoureux qui leur fait pousser de puissants rejetons. On pourrait dire que l'altruisme, comme greffé sur l'égoïsme, reçoit une vie plus riche de ces fortes racines. Ce mélange certainement les abaisse en dignité, mais les fait participer de la force, et nous donne la première expérience du bonheur d'aimer, qui autrement, par la dépendance de notre nature à l'égard de l'ordre inférieur, reste imaginaire ou d'opinions, et par suite insuffisante dès que les circonstances deviennent difficiles. Hors les cas exceptionnels, on ne commence point par aimer réellement l'humanité. Dans cette initiation au bonheur d'aimer, l'amour maternel occupe la première place, comme aussi le sexe féminin mérite le nom de sexe affectif, c'est-à-dire grand par le cœur, par l'expérience de cette société incomparable entre la mère et l'enfant, où il est clair que l'instinct personnel n'est pas d'abord distinct de l'amour de l'autre. Biologiquement l'enfant est partie de la mère avant de vivre d'une existence indépendante.

Faute d'avoir assez considéré ces fortes relations d'après l'ordre encyclopédique, les théories métaphysiques et même théologiques décrivent et admirent au lieu de fonder.

L'amour conjugal offre des caractères analogues, et l'égoïsme et l'altruisme s'y trouvent pareillement joints, par les répercussions d'une fonction biologique impérieuse, puisque le bonheur de l'individu dépend aussitôt du bonheur de celui ou de celle qu'il aime. Et il faut noter ici, un exemple frappant de cette éducation des sentiments altruistes. L'amour du père pour les enfants est naturellement assez faible, et ne prend force d'abord que par sa liaison avec l'amour conjugal, qui participe alors à l'amour maternel par le jeu des inquiétudes, des joies et des peines. L'amour paternel aussi précède alors les raisons d'aimer, et les fait naître, car c'est sous le regard de l'amour que l'enfant s'éveille et fleurit. « En reprochant à l'amour, dit le Maître, d'être souvent aveugle, on oublie que la haine l'est bien davantage, et d'une manière bien plus funeste. » Il n'y a guère, en langue française, de remarque plus lumineuse, contre tant de lieux communs plats. Comment l'enfant ne peut alors aimer l'éveil de sa propre vie et de ses meilleurs penchants, sans aimer en même temps le double amour qui l'aide à sortir de la pure animalité, c'est ce que chacun peut comprendre sans peine. L'amour réciproque des frères et sœurs, où se mêle toujours, par les heureuses conditions biologiques, quelque imitation de maternité et de paternité, parce qu'il ne se forme pas sans peine, et qu'il dépend des conditions familiales, est aussi le vrai modèle de tous les sentiments altruistes, comme le mot fraternité le fait assez voir. Pour achever ce qui ne peut être ici qu'une esquisse, il faut signaler la réaction que les mœurs sociales et les institutions exercent à leur tour sur ces sentiments naturels. La monogamie, et le caractère indissoluble du mariage, sont pour concentrer encore ces riches affections puisque l'amour fermement voulu d'après un inviolable serment fait naître ses raisons par cette éducation aimante hors de laquelle il n'est que timidité, défiance de soi et dissimulation ; au lieu que l'idée métaphysique du divorce, fondée sur un droit abstrait, dispose à la sévérité malveillante, qui fait naître ce qu'il soupçonne, et nous habitue enfin, à trop compter sur les conditions inférieures, au lieu de conquérir au temps favorable tout le bonheur que promet le plein développement de l'existence familiale si l'on s'y confie noblement. Il faut noter aussi, quoique au second plan, que les relations de parenté, d'amitié, de fonction, qui continuent la publicité du mariage, sont aussi de nature à modérer les improvisations de l'humeur, et les subtilités du sentiment, inséparables d'une vie trop isolée. Ces vues sommaires peuvent donner quelque idée de l'incomparable chapitre où notre auteur conduit à sa perfection l'analyse esquissée déjà par Aristote, où les différences et les harmonies de nature sont si fortement entrelacées. Mais le problème du gouvernement et de l'obéissance dépend d'une idée supérieure, et exige un chapitre spécial.

IX

Les deux pouvoirs

[Retour à la table des matières](#)

Le Moyen Âge avait entrevu cette grande idée qu'en face d'un pouvoir militaire fortement organisé, le pouvoir théorique tire toute sa force de faiblesse et pauvreté. Au fond le pouvoir spirituel n'existe que par le libre consentement ; mais l'Église ne s'en tint jamais là ; elle ne le pouvait point parce que ses dogmes ne pouvaient s'accommoder de l'examen et du libre assentiment. Mais la doctrine positive, fondée en toutes ses parties sur l'examen direct de faits et de notions assez élaborés, en quoi la mathématique fut son premier modèle, doit reprendre cette forte conception d'une Église séparée et libre. Non point libre pour l'action ; car l'expérience fait assez voir que toute coopération, industrielle ou militaire, suppose d'abord l'obéissance ; mais libre d'approuver ou de blâmer. Puissance immense, qui n'a nullement besoin des sanctions de force, bien plus, que toute sanction de force anéantit. Car l'esprit ne sait plus affirmer dès que celui qui enseigne tient le fouet ; et les opinions, n'étant plus alors que flatteries, suivent le sort des combats. Si vous ne pouvez vous passer de la force, soyez donc forts, et laissez vos ridicules arguments. Mais si vous voulez convaincre, jetez l'épée. Ce profond jugement, qui fit déjà la force de la rénovation catholique, doit, à bien plus forte raison, déterminer irrévocablement la conduite du penseur moderne, assuré de ses preuves. Bref il faut renoncer une fois pour toutes à toute espèce de tyrannie. Cette profonde idée change l'aspect des problèmes.

On doit à Hobbes la première esquisse de la Force, et de ce qu'on a dû appeler le droit de la Force. Le fort gouverne ; tant que cette proposition ne prend pas forme d'axiome, cela prouve qu'il reste de la confusion dans l'esprit. S'il s'agit d'action militaire, c'est le vainqueur qui commande ; s'il s'agit d'action industrielle, c'est cet autre vainqueur, le riche. L'expérience a fait voir que les constitutions ambitieuses n'y changent rien. Nous appellerons dictature temporelle ce régime de la force inévitable, et qui n'est mauvais qu'autant qu'on croit l'éviter par des dispositions de belle apparence.

La plus grave erreur là-dessus est née de cette aberration physique qui, par réaction contre la grande idée catholique, veut réunir les deux pouvoirs en une

seule tête, et donner force à la raison. Cette imprudente tentative ne peut jamais aboutir, par le jeu des nécessités, qu'à donner raison à la force, autre aspect de ces nécessités inférieures, sous l'empire desquelles il faut prendre le parti de vivre. Ce qui commande, ce n'est jamais le plus éminent. Ainsi, dans la famille, le gouvernement appartient au sexe actif, mais non pas du tout parce qu'il est le plus raisonnable, le plus sage, le plus aimant, le plus vénérable, mais seulement parce qu'il est le sexe actif, autrement dit, fort. Cette idée une fois nettement aperçue, la femme surmontera aisément, selon l'expression d'Aristote, la difficulté d'obéir. Et par cette pratique seulement, sans aucune hypocrisie, elle éprouvera la puissance du conseil qui ne veut que persuader. L'État doit être gouverné aussi d'après ce modèle. Il faut que le pouvoir temporel renonce à instruire ; et les corporations académiques ou enseignantes doivent être séparées de tout appui officiel, si l'on veut que l'opinion s'organise selon les conditions qui lui sont propres. Libre, obéissante et en même temps inflexible dans son domaine, elle mesurera mieux la puissance de l'éloge et du blâme. Au contraire, dans l'actuelle confusion des pouvoirs, toute opinion cherchant aussitôt à faire sentir sa force, les moyens de force sont aussitôt employés pour la changer. Mais l'obéissance enlève ce prétexte au tyran. Et il reste vrai que le tyran veut être approuvé ; tant qu'il n'est qu'obéi, il vit dans un large espace désertique ; car il est homme. Et que font les flatteurs, sinon apporter au tyran l'approbation apparente du plus haut et du plus libre pouvoir spirituel ? Les revendications socialistes offrent un bon exemple de cette confusion des ordres. Car vouloir régler l'acquisition des richesses d'après la dignité ou le mérite, ce serait paralyser l'action industrielle ; aussi finalement est-ce toujours la force qui règle ces questions. C'est bien mal concevoir la vie sociale que de considérer les richesses autrement que comme des réserves communes, dès qu'elles sont employées à assurer et développer la production. Il est vrai que les folies du luxe dissipent réellement une trop grande partie de ce patrimoine commun, principalement par des travaux perdus. Mais qui ne voit qu'une opinion libre serait toute-puissante contre ces abus, puisque les dépenses de luxe ne sont jamais que pour l'opinion. La lâche indulgence, et même les sophismes des prétendus penseurs à ce sujet, sont la source principale des injustices évitables. Mais ces abus dureront tant que les penseurs seront à la table des riches. Cet appui des purs littérateurs n'a pas manqué non plus au pouvoir guerrier ; une confusion des deux pouvoirs, officiellement organisée, si l'on peut dire, avait préparé à l'insu de tous, et sous les apparences de la liberté, la tyrannie la plus efficace qu'on ait encore vue. L'approbation aux pouvoirs, dont ils ont besoin comme d'air respirable, n'aura de sens qu'autant que l'élaboration de la doctrine sera absolument étrangère aux pouvoirs ; sans quoi ce n'est que le pouvoir qui s'approuve lui-même. Ainsi par l'appât d'une vaine liberté d'action, la liberté de pensée s'est trouvée perdue. De là le devoir strict, et encore bien peu compris, pour le penseur digne de ce nom, de vivre sans pouvoir et sans places, nourri seulement par les subsides des disciples. Auguste Comte en a donné pendant toute sa vie le noble exemple. Mais cette situation si haute,

sans aucune vaine prérogative, n'appartient pas seulement aux Maîtres, s'ils ont le courage de la prendre ; chacun, autant qu'il est penseur, et libre du souci de diriger les actions communes, doit s'instituer libre prêtre pour son compte et à son niveau. Les femmes, les vieillards, et les prolétaires sont les éléments naturels de cet immense pouvoir de l'avenir, dont les sanctions, vénération, mépris ou blâme, pèseront autant que le glaive.

X

Le langage et la culture

[Retour à la table des matières](#)

Aucun homme de génie n'a jamais pu créer ou seulement modifier profondément un langage réel. Cela est vrai aussi de l'algèbre, qu'on aurait pu prendre pour une création individuelle, mais qui a résulté pourtant de la coopération du peuple des calculateurs, si l'on peut ainsi dire, sans qu'aucun savant ait pu y attacher son nom. L'exemple du langage est donc propre à faire sentir le prix de l'action sociale anonyme, même pensante, et ainsi à faire apprécier mieux la continuité humaine. Comme la raison se dégage peu à peu du sentiment religieux, ainsi la pensée moderne s'élabore en usant du langage populaire qui lui apporte des connaissances implicites, bien plus organisées qu'on ne croit. A. Comte se plaît à citer les ambiguïtés de sens, qui sont toujours un avertissement pour le philosophe. Ainsi le mot cœur désigne à la fois le courage et la bonté. Le mot loi réunit le sens juridique et le sens scientifique, découvrant ainsi toute l'histoire de cette notion. Le mot positif, que Comte n'a pas eu à inventer, portait déjà avec lui toute la richesse de ses attributs, qu'il restait seulement à mettre en ordre. Enfin la belle expression d'Humanités, ainsi que la parenté des mots culture et culte, éclairent la présente étude, et conduisent à considérer le langage comme un instrument de perfectionnement théorique et pratique. Il est assez clair que les signes du langage ont tous d'abord exprimé l'affection et l'action, qui, par la contagion des mouvements, terreur, espérance, fuite, combat, furent toujours communes en même temps qu'individuelles. Le cri l'a emporté sur le geste pour beaucoup de raisons qu'on devinera, jusqu'à ce point que les signes visibles, dans les civilisations les plus avancées, désignent maintenant des sons. Mais l'autre langage et son écriture propre, monument, sculpture, dessin, n'a pas cessé de rivaliser avec l'éloquence et la poésie pour l'expression des sentiments les plus

vifs et les plus profonds. Sous toutes ses formes, mais surtout sous sa forme abstraite ou phonétique, le langage a pour fonction propre de joindre toujours, et en dépit même du penseur, le sentiment à l'idée, et le passé au présent. Cette subordination des pensées aux affections, quand elle éclaire miraculeusement les unes et les autres, est proprement la beauté de l'expression et en même temps sa vertu. Qui n'exprimerait que des idées n'exprimerait même plus des idées. Rien n'est plus propre à réveiller notre gratitude à l'égard du passé. Une pensée sans poésie est réellement sans règle, anarchique, inhumaine. C'est pourquoi le sage ne doit pas négliger la culture quotidienne des meilleurs poètes ; ainsi le sentiment se civilise, ou, pour mieux dire encore, s'humanise, et la pensée trouve, dans ses expressions éminentes, les formes qui la ramènent à sa vraie destination. Il est même juste de dire que la gloire qui accompagne les grandes œuvres nous aide, par une émulation d'admirer, à faire contre nous-même un effort de purification sans lequel la pensée reste abstraite et l'émotion convulsive. On aperçoit d'après cela en quoi un esprit cultivé diffère d'un esprit simplement instruit. Culture et Culte par là se rapprochent. Car, selon une profonde remarque du Maître, le langage vocal a cet avantage sur le langage du geste qu'il s'adresse aussi bien à celui-là même qui parle ; c'est par ce genre d'expression que nos propres sentiments et nos propres pensées nous apparaissent. Le premier éclair de la conscience, encore un mot riche de sens, est inséparable de ce discours de soi à soi. Mais on aperçoit aussi que cette pensée réfléchie fut naturellement réglée toujours par les formes du langage commun ; encore mieux si l'on cherche sa propre pensée dans des formules élaborées d'avance, qui agissent à la façon d'une règle, en nous ramenant à l'ordre humain. Tel est le sens de la prière. Et la méditation habituelle sur les meilleurs auteurs est la prière positiviste. Ici encore le système conserve en progressant. Si l'on joint à ces lectures la contemplation des œuvres d'art, dont l'effet est aussi multiplié par une superstition inévitable et bienfaisante, on comprend que toute la religion passée, et jusqu'au plus naïf fétichisme, est ici restaurée, d'accord avec des connaissances entièrement démontrables. Ainsi rien de ce qui est humain n'est étranger au sage.

XI

Le grand Être

[Retour à la table des matières](#)

Les études sociologiques conduisent inévitablement à reconnaître que les plus naïves religions ont pour objet la société humaine elle-même. Tout homme éprouve à l'égard de la société dont il est membre une dépendance à laquelle il ne peut échapper, mais à laquelle il ne veut pas non plus échapper. Ce rapport, dans lequel la soumission ne se sépara jamais de l'amour, est caractéristique de toute religion ; la dépendance à l'égard des choses, dès qu'on les sépare de l'ordre humain, enferme plus de crainte que d'attachement, et finalement ne doit éveiller aucune affection raisonnable, la connaissance des lois impliquant que le travail est le seul moyen de modifier utilement l'ordre extérieur. Mais on conçoit que la représentation du monde matériel d'après l'ordre humain a égaré les hommes jusqu'à les détourner du vrai Dieu. Il faut remarquer pourtant qu'après un long détour théologique et métaphysique qui a ruiné profondément dans les pays les plus avancés la religion monothéiste, il n'y a plus de croyances, ni d'anathème, ni de sacrilèges, ni de crimes d'opinion enfin, qu'en ce qui concerne la Patrie. Le vrai Dieu est donc par là. Le vrai Dieu est la société même. Seulement il faut considérer, d'après les conceptions strictement positives, quelle est la vraie société.

L'espèce humaine gouverne sur la planète. On ne peut rien dire de ce qui était possible ou impossible quant au perfectionnement analogue des autres espèces animales, les sociétés humaines n'ayant conquis la sûreté et le loisir nécessaires à leurs progrès, que par une sévère destruction des espèces antagonistes et par la domestication des moins rebelles. Aucune espèce animale n'a donc eu le moyen de se développer socialement. Mais essayons d'imaginer ce que seraient les connaissances humaines, les arts, les institutions, si l'homme vivait encore comme les lions ou les rats perpétuellement traqués par une espèce plus puissante. Ces remarques sont propres à ramener l'individu à la modestie et à mieux estimer ce qu'il doit à ses semblables dans le présent et dans le passé. Et la philosophie de l'histoire, orientée comme nous l'avons dit par la réflexion sur les sciences, l'industrie, la religion, fait apparaître ce que chaque société a dû à ses aînées. Le développement de l'activité pacifique fait apparaître aussi de mieux en mieux la coopération réelle des différents peuples. Il faut même dire que les caractères des trois grandes races, l'une

surtout intelligente, la blanche, l'autre surtout active, la jaune, et la troisième surtout affective, la noire, annoncent une harmonie planétaire. Mais surtout la doctrine positive réalise l'unité mentale et morale, que le catholicisme n'avait pu fonder faute de dogmes démontrables. La guerre même ne peut masquer cette fraternité universelle, et même par certains côtés l'affirme mieux par des alliances et coopérations plus étendues. La continuité de l'histoire humaine a préparé l'unité humaine. Le vrai

Dieu c'est donc l'Humanité, le vrai grand Être, le plus vivant des êtres connus. « Les morts gouvernent les vivants », formule célèbre, mais souvent détournée de son sens. Car cela ne veut pas dire que les vivants héritent physiologiquement de leurs ancêtres ; cette filiation n'est qu'animale. Dans le fait, tout homme est gouverné surtout par l'ensemble des ancêtres vénérables, dont les oeuvres et les idées subsistent et sont le commun patrimoine de tous les peuples. Ce règne des morts inoubliables s'enrichit des vivants les plus dignes, qui, purifiés par cette immortalité positive, n'agissent désormais que par ce qu'ils ont de meilleur. Il faut dire aussi que leur puissance augmente avec le temps, par le concert de l'admiration et des commentaires qui suit leurs œuvres et leur mémoire. Aussi, à l'égard de ce gouvernement des morts, toujours croissant en majesté et en lumières, les perturbations dues aux individus vivants sont de moins en moins importantes. On s'explique les divagations des hommes sans culture, qui, par l'ignorance où ils sont des grands morts, tenteraient follement de tout inventer ; mais aussi leur prestige est de plus en plus réduit. Ainsi l'Humanité grandit d'âge en âge, et vaut mieux que l'homme, et le règle. L'ancien et naïf culte des morts était la première esquisse de cette Religion réelle et positive dont les cérémonies s'organisent déjà par la commémoration publique des grands morts. Mais qui ne voit que la confusion des deux pouvoirs mêle encore à ce culte des glorifications non assez mesurées, et surtout trop peu tempérées par le culte qui est toujours dû aux gloires les plus anciennes. Les instituteurs du vrai pouvoir spirituel seront les prêtres de ce nouveau culte et chasseront les intrus de la vie éternelle. Qui ne reconnaît sous ces noms nouveaux les Humanités régénérées, et surtout affranchies du pouvoir temporel, toujours trop porté à régler la culture humaine d'après ses propres intérêts et ses passagères entreprises ?

XII

Le calendrier et le culte

[Retour à la table des matières](#)

En vue d'organiser le culte public du Grand Être, A. Comte propose un calendrier qui rassemble tout le progrès humain. Treize mois de vingt-huit jours, ce qui fait concorder la semaine avec le mois. Chaque jour est consacré à un mort justement illustre. Je me borne à citer ceux qui marquent la fin de chaque semaine.

1^{er} mois :

Moïse, la théocratie initiale.

(Numa, Bouddha, Confucius, Mahomet.)

2^e mois

Homère. La poésie ancienne.

(Eschyle, Phidias, Aristophane, Virgile.)

3^e mois

Aristote. La philosophie ancienne.

(Thalès, Pythagore, Socrate, Platon.)

4^e mois :

Archimède. La science ancienne.

(Hippocrate, Apollonius, Hipparque, Pline l'Ancien.)

5^e mois :

César. La civilisation militaire.

(Thémistocle, Alexandre, Scipion, Trajan.)

6^e mois :

Saint Paul. Le catholicisme.

(Saint Augustin, Hildebrand, saint Bernard, Bossuet.)

7^e mois :

Charlemagne. La civilisation féodale.

(Albert le Grand, Godefroi, Innocent III, saint Louis.)

8^e mois :

Dante. L'épopée moderne.

(Arioste, Raphaël, Le Tasse, Milton.)

9^e mois :

Guttenberg. L'industrie moderne.

(Colomb, Vaucanson, Watt, Montgolfier.)

10^e mois

Shakespeare. Le drame moderne.

(Caldéron, Corneille, Molière, Mozart.)

11^e mois :

Descartes. La philosophie moderne.

(Saint Thomas d'Aquin, Bacon, Leibnitz, Hume.)

12^e mois :

Frédéric. La politique moderne.

(Louis XI, Guillaume le Taciturne, Richelieu, Cromwell.)

13^e mois :

Bichat. La science moderne.

(Galilée, Newton, Lavoisier, Gall.)

Jour complémentaire : fête universelle des morts.

Jour bissextile ; fête générale des Saintes Femmes.

Les fêtes publiques sont complétées par des sacrements, dont l'idée est assez claire, et inséparables d'un système d'enseignement public libre, conforme à l'ordre encyclopédique.

Selon cette religion, tout homme a ses morts préférés et son culte intime. Ainsi chacun assure à ceux qu'il a aimés une existence subjective, hautement efficace pour le perfectionnement moral du fidèle, puisque le mort subsiste surtout par ses vertus.

Auguste Comte voua un tel culte à Clotilde de Vaux, après un an d'amour pur et de bonheur. Et lui-même attribue à l'influence d'abord objective puis subjective de cette femme éminente tout ce qu'il a ajouté à son oeuvre après 1846. D'après le témoignage du Maître, on distingue donc deux moments dans le développement de sa doctrine : d'abord la synthèse objective, ou systématisation encyclopédique des connaissances qui concernent l'ordre extérieur et l'ordre humain ; exposée dans le *Cours de Philosophie positive*. Ensuite la synthèse subjective, qui subordonne toutes ces connaissances à la Morale, et qui est exposée dans le *Cours de Politique positive*. L'expression de synthèse subjective met en relief cette idée que la connaissance des lois naturelles n'est pas par elle-même une fin et que la fin réelle est toujours le salut de chacun par le secours du Grand Être selon la profonde maxime positiviste : « Régler le dedans sur le dehors. » En d'autres termes, il faut que la Politique, fondée elle-même sur les sciences, fasse une morale pour chacun, par l'éducation du

sentiment, moteur réel de toute conduite. J'ai plus insisté sur la liaison que sur la distinction de ces deux philosophies, parce que les idées dominantes de la Sociologie régulatrice et de l'inutilité des connaissances anarchiques, sont déjà fortement exposées dans le premier cours. Il faut dire seulement que la subordination de toutes les fonctions au sentiment, déjà préparée par la conception du fétichisme initiateur, fut soudainement éclairée par cette courte expérience de l'harmonie humaine, prolongée par de pieuses méditations. Il n'est sans doute pas de système complet hors d'une vie complète et il est beau qu'un philosophe fasse hommage de sa pensée, au moins dans son développement, à la Providence du Grand Être, autant de grâce que de hasard ; mais on remarquera que la théorie positive de la famille est d'abord fondée sur les relations biologiques, et que l'ensemble de la doctrine reste positif et démontrable. L'accord de ces fortes et rigoureuses constructions intellectuelles avec les exigences du cœur donne, il est vrai, la preuve finale, et ferme ce vaste cercle d'investigations. Car il faut que l'enfance fleurisse toute.

Août 1918.

Fin du livre.